

L'enveloppe



L'enveloppe



L'enveloppe

© Les auteurs pour leur texte, 2018. Tous droits réservés.
Couverture : Alain Munoz – Mise en page : cellules-grises.be
ISBN : 978-2-930758-47-3 – Dépôt légal : D/2018/7382-3

INTRODUCTION

Pour cette édition 2017-2018 du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ce sont cent cinquante-trois participants qui ont répondu à l'appel à écriture autour du thème «L'enveloppe», lancé par le Service général des Lettres et du Livre (SGLL) de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les cent cinquante-trois participants appartiennent à toutes les catégories d'âge, ils sont Belges ou résident en Belgique et ils n'ont jamais publié à compte d'éditeur un ouvrage personnel de fiction.

Un premier jury, composé de Ludivine Joinnot (bibliothécaire), Marie-Astrid Roba (CLÉA), Jean-Pierre Messina (professeur de français) et Primaëlle Vertenoel (éditrice) a retenu quarante-huit textes.

Un atelier de réflexion et d'écriture de la nouvelle, ouvert aux auteurs sélectionnés, a été organisé à la Maison européenne des Autrices et des Auteurs à Bruxelles par la Compagnie de Lecteurs et d'Auteurs (CLÉA). Ceux-ci ont ensuite renvoyé leur texte, modifié ou pas, à l'aune de cette expérience pour le second tour.

Un second jury, présidé par Pascal Blondiau (éditeur) et composé de Nausicaa Dewez (SGLL), Arnaud Nihoul (CLÉA), Pascale Tison (journaliste) et Régine Vandamme (écrivaine) a choisi les dix nouvelles publiées dans le présent recueil «L'enveloppe».

Les jurés ont évalué les textes en fonction des critères suivants : l'adéquation avec le thème imposé («L'enveloppe»), la maîtrise du genre de la nouvelle, la cohérence de l'intrigue, les qualités littéraires (le style, la construction narrative), l'originalité du traitement du thème et du texte.

Ce volume rassemble les nouvelles des quatre lauréats primés (le Grand Prix de la Nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) ainsi que six autres nouvelles que le jury a tenu à distinguer.

Les revues *Marginales*, *Karoo* et *C4* se réservent le droit de publier un ou plusieurs de ces textes. L'un d'entre eux se voit par ailleurs attribuer une mention par la RTBF.

Le recueil a été présenté pour la première fois au public à la Maison européenne des Autrices et des Auteurs, lors de la remise des prix au cours laquelle des extraits des textes primés ont été mis en voix par la comédienne Sarah Brahy. Il est distribué gratuitement et est disponible dans les bibliothèques publiques sur simple demande.

Cette publication a bénéficié de la relecture attentive de Pascal Blondiau (éditeur). Michelle Dahmouche (SGLL), Laurence Ghigny (SGLL) et Laurence Ortéga (CLÉA) ont assuré l'organisation générale de l'opération.

Merci aux différents partenaires de cette édition. Grâce à leurs contributions et leur implication, ce concours permet d'accompagner des futurs auteurs vers des pratiques d'écriture.

Infos : concoursdenouvelles@cfwb.be - 02/413.36.07

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général des Lettres et du Livre (SGLL)
Bld Léopold II, 44
1080 Bruxelles

Grand Prix de la Fédération
Wallonie - Bruxelles



MISE AU REBUT

Il est encore tôt, sans doute onze heures ou quelque chose dans le genre. De toute façon, là où je suis ça n'arrête jamais. Ou bien si, mais le répit ne dure pas bien longtemps. À peine avons-nous eu le temps de nous reposer, entassées les unes sur les autres, que le néon blafard qui nous sert de soleil se rallume et nous inonde de toute sa vulgarité. Nous sommes toutes là, fières, propres et fardées. Parce qu'on nous l'a ordonné et que c'est notre raison d'être. Et aussi parce que nous savons toutes ce que Maurice fait aux rares qui osent plisser les yeux. Le défi et l'irrévérence mènent toujours au rebut. Conforme-toi et tais-toi. Aucune de nous ne sait si c'est Le jour, celui qui va changer sa vie à tout jamais. Toutes, nous sommes entretenues depuis que nous sommes gamines dans l'idée que de toute façon, on va y passer, que ce n'est qu'une question de temps. Je fais comme on m'a toujours dit; je suis là, lascive, chienne fidèle de l'histoire que l'on a écrite pour moi, sans qu'on se préoccupe de ce que je pense. S'est-on déjà seulement posé la question? Peut-être n'ai-je jamais eu envie d'être traitée de la sorte, envie que l'on prenne son pied en me fourrant d'une immonde paluche. Cette main si large, si rugueuse. En moi qui suis si lisse et si douce.

Je sais ce qu'il va m'arriver et je suis sans défense. Seulement puis-je espérer que cela survienne le plus tard possible. Après tout, nous sommes nombreuses et il paraît que les affaires ne sont pas au beau fixe. Peut-être ces porcs ont-ils trouvé un nouveau moyen de s'amuser? Toujours plus moderne, toujours plus décadent, toujours plus, toujours. Mais je ne baisse pas ma garde. Il nous reste de solides arguments. Notre peau laiteuse et la charmante désuétude de nos corps leur astique encore le stupre. Et puis il y a cette chose, cette particularité qui nous rend si inexorablement désirables : la matrone ne vend que des vierges.

Nous sommes des centaines ici. Des petites, des menues, des grandes, des sveltes, des grosses et des obèses, des de toutes les couleurs, des qui sentent bon, des tatouées. Toutes vierges. Toutes pures. Toutes résignées à s'enfiler la sordide obscénité d'un esprit malade. Lucide, la matrone nous cède sans l'ombre d'un remords à tous ceux qui paient le juste prix. Lubrique, elle nous vend parfois par lots entiers, ce qui a l'air de l'enchanter. Comme nous sommes nombreuses et désespérées, elle procède de temps à autre – toujours le dimanche – à un inventaire de ses troupes afin de s'assurer qu'aucune ne manque et nous rappeler quelle est notre place. Maurice obtempère alors, mécanique. Meticuleusement il nous aligne, nous détaille. Il nous compte et prend quelques notes dans un calepin ligné. Ce moment d'effroi prend fin après d'interminables heures d'attente durant lesquelles nous tentons de paraître à notre meilleur jour – c'est que de terribles histoires courent à propos des « mises au rebut ».

Et puis on reste digne, car il y a toujours l'infime espoir d'être achetée par quelqu'un de bien, de finir entre les mains délicates d'un esprit romantique et passionné, qui voit en nous quelque chose de plus grand que la trivialité de la nécessité. Il nous prendrait avec grâce et nous déflo-
rerait avec la fébrilité douce et suave de celui qui, plus que le grossier véhicule d'une impolitesse faite à l'amour, voit en nous l'écrin d'une belle histoire.

Cela n'arrivera pas.

Cela n'arrive jamais.

Cet espoir était celui de nos aïeules ; nous l'entretenons précieusement pour nous donner un peu de courage. Aujourd'hui plus personne n'est comme ça, il faut bien se faire une raison.

★ ★ ★

La matrone s'assied à sa table, un rituel quotidien. Il doit être midi. Je ne sais pas trop, nous vivons au rythme d'une horloge à gaz qui ne sonne que deux coups par jour, le début et la fin de la journée. À force de n'avoir que ça à faire entre les allées et venues des clients, j'ai appris à lire le temps dans les manières de nos gardiens, mais cela reste très approximatif. Un homme entre alors et salue la matrone, qui le lui rend bien, la garce. Il a l'air de savoir ce qu'il veut et se dirige vers le fond de la pièce, où nous attendons toutes en rang, bien alignées. Je le reconnais instantanément. La semaine dernière il embarquait trente d'entre nous. Effroi. Je n'ai pas l'air de l'intéresser. Il se tourne vers mes sœurs; sans doute souhaite-t-il goûter aux joies de l'obésité. Après-tout, c'est Noël, le temps des cadeaux originaux. Mon cadeau à moi, aujourd'hui, est le soulagement de ne pas vivre la violence, mais de demeurer dans son expectative. Je ne sais pas ce qui est le plus abject, mais comme le quotidien est invariablement plus confortable que l'inconnu, le répit qui m'est offert me rassure. Tout plutôt que ce que va subir mon énorme sœur. La matrone, Maurice, la peur d'être choisie, la peur d'être mise au rebut, l'inférieure attente d'un viol programmé, tout cela semble plus enviable.

L'homme tend de l'argent à notre maîtresse et emmène son achat. Merci. Au revoir. Bonne journée. Des banalités effarantes qui nous donnent autant d'importance qu'une baguette de pain que l'on paie négligemment en sortant du travail. Il y a peu d'autres clients et très vite la journée s'achève.

La matrone et son bras droit éteignent les lumières et s'en vont après avoir activé l'alarme. Ce cerbère est impitoyable. Ses aboiements stridents suffisent en général à décourager quiconque tente l'impossible. Un jour, quelqu'un s'en joua et pénétra dans notre tôle. Nous pensions toutes alors, avec candeur, qu'il s'agissait d'une belle âme révoltée par notre

condition, qu'il allait nous libérer. En réalité il se fichait bien de nous : il laissait notre gardien hurler à la mort, se-rein, et fractura le coffre. Il déroba tout l'argent et s'en alla. La police vint rapidement et aucune d'entre nous n'eut l'occasion de profiter du courant d'air pour se faire la malle. Depuis lors, un terrible rideau métallique couvre l'entrée du bordel.

* * *

Un bref fracas de tôle qui tonne, puis le grésillement familier des tubes fluorescents. Il est huit heures du matin, ou par là. Je suis à mon poste, comme toutes les autres, comme chaque jour. Je tente de me rassurer : si j'ai de la chance c'est un sensible qui m'achètera. Je frissonne. Ça ne me rassure pas du tout. Si je n'ai pas de chance, sur qui vais-je tomber ? J'imagine instantanément un florilège de ce que j'aurai peut-être à me farcir.

Cela pourrait bien être un de ces fonctionnaires du bureau du chômage qui radient à la pelle pour tronquer les statistiques. Ils s'absolvent à grands renforts de sermonnades sur la fraude aux aides sociales, ce fléau. Un chargé de recouvrement à la Banque Nationale ? Ces prestidigitateurs parviennent à faire disparaître l'argent que les pauvres ont l'outrecuidance de ne pas avoir. Ils ont un genre de secret, une technique extraordinaire qui permet de contraindre quiconque est endetté : la saisie sur salaire. Beaucoup plus haut dans la hiérarchie des faiseurs de misère, il y a le directeur en ressources humaines. En charge d'un plan de licenciement massif, il vire à tour de bras d'honneur sans trop se poser la question si de l'honneur il y en a, à gagner sa vie de la sorte.

Je m'en passe encore quelques-uns en revue et pense aux huissiers. On dit que la façon la plus épouvantable de perdre sa virginité est d'être acquise par un huissier de justice. Ces gens sont de tristes sbires ; véri-

tables missionnaires de la grisaille, vautrés tout entiers dans l'apathie, ils passent leur vie à tourmenter des miséreux nés sans particule avant leur nom. Les huissiers doivent avoir un karma si flingué que même l'Univers ne sait plus quoi leur infliger pour rétablir l'équilibre. J'en suis là et lasse de mes réflexions quand le ridicule carillon signalant l'arrivée des visiteurs se fait entendre. Un type entre. Il n'est pas rasé et le braille approximatif que forme sa peau fripée indique la sévérité de sa gueule de bois ; c'est toute la réalité d'un bonheur à bout de souffle qui dégouline de ses yeux tristes. Il marmonne quelque chose à la maîtresse qui nous montre de son doigt boudiné. Il s'approche des petites à la peau blanche dont je fais partie et sans trop regarder, comme au hasard, il pose la main sur moi. Sidération. On s'empare de moi et je ne suis qu'inconsistance.

Quand il règle son achat, la matrone m'encaisse sans moufter. Je la hais. Nous sortons et mon nouveau propriétaire me tient par la main sans dire un mot. Les nombreux passants qui ne manquent pas de nous voir ne font rien sous prétexte que c'est parfaitement légal. Tout le monde ferme les yeux. Tout le monde est coupable.

Un jingle ridicule achève de rendre tout cela bien réel ; un téléphone sonne dans la poche de mon nouveau maître. Une mains'engouffre danssonblouson etmonsieurprendl'appel, ainsi que la mouche lorsqu'il voit le nom affiché sur l'écran. Il aboie quelques saloperies dans le combiné et raccroche sans dire au revoir, comme on fait au cinéma. Je n'ai pas compris grand-chose à l'appel, à part peut-être le fait que j'allais passer un mauvais quart d'heure, voire même deux ou trois.

Nous nous remettons en route. Ou plutôt: il se remet en route et je me plie à sa volonté. Nous traversons tout un quartier qui ne me dit rien et il s'arrête finale-

ment devant une porte. Nous sommes devant le numéro treize de la rue et j'insulte copieusement le Destin de la naïveté de ses choix scénaristiques. Je mérite mieux. Il fouille une de ses poches – les hommes en ont tant, cela doit être pour cacher la honte de leurs mains et des méchancetés qu'ils accomplissent avec. Il en sort sans surprise un trousseau de clés, fait encore quelques pas et s'arrête au numéro onze. L'une des clés s'introduit parfaitement dans la serrure de la porte. Il entre et moi avec, puis nous montons un escalier en colimaçon. Nouvelle porte, nouvelle clé, nouvelle serrure. Tout s'emboîte avec précision. Je suis jalouse de cette serrure et de toutes les autres, qui ne vivent pour la plupart que des actes que leur essence même consent. Il est difficile de forcer une serrure, si elle ne veut pas céder, autant fracturer la porte. On leur associe des clés faites sur mesure, uniquement pour elles, et quand on utilise la mauvaise clé on n'insiste pas, ça ne rentre pas. Simplement. Pourquoi est-ce si différent pour mes sœurs et moi? Pourquoi nous force-t-on?

Nous sommes en train de passer la porte et je sais que j'aurai mal, à la différence de cette serrure qui elle aussi semble bien se fiché de moi.

Mon propriétaire me tient toujours par la main et m'emmène dans ce qui semble être son bureau. Il me prend et me jette négligemment dessus. Il enlève son manteau qu'il jette tout aussi négligemment sur un sofa au fond de la pièce puis retrousse les manches de son pull moche. Il s'approche du bureau, me retourne avec vigueur, puis s'arrête; il doit se demander de quelle façon il pourra bien me souiller. Silence. Soudain je l'entends qui pleure. Tiens, c'est inattendu. Au-dessus de moi, secoué de sanglots pathétiques, mon tortionnaire me pleure dessus. Je réalise alors que je suis prise en sandwich entre un bureau et mon bourreau et me demande pourquoi j'ai des pensées aussi saugrenues dans un moment aussi grave. Je sens

quelques larmes s'abîmer sur ma peau, qu'il essuie bientôt. Il commence à reprendre consistance, je suis foutue. Il saisit sur le bureau un objet pointu qui ressemble à un stylo-plume et commence à me griffer le dos. La douleur est insupportable; je voudrais crier mais seule la respiration de l'homme et les frottements de son affreuse besogne troublent la quiétude de la pièce.

* * *

Je ne sais pas quelle heure il est. Après m'avoir ravagé l'arrière, l'homme s'est lassé bien vite. À présent muni de papier, il écrit dessus avec le même stylo-plume qu'il utilisait sur moi quelque temps auparavant. Par moment, il chasse une larme qui coule sur sa joue, se grille une cigarette ou fait les sans-pas assis sur sa chaise. Moi j'attends la reprise de la séance de torture allongée sur le ventre.

Il rebouche son stylo, le repose, me tourne sur le dos, prend les pages qu'il vient d'achever d'écrire et les plie en quatre. Il se saisit de moi et sans aucune forme de douceur m'introduit son forfait littéraire. Ça rentre difficilement, je suis trop étroite. Je n'ai jamais autant souffert de ma vie et la sensation de sa main en moi me donne envie de vomir. Pour forcer le passage il se sert de son autre main. Ça rentre finalement. Comme il m'a soulevée pour y parvenir, j'ai eu un bref aperçu de l'extérieur par la fenêtre de la pièce. Il neige. Je me raccroche à ce que je peux.

Ce n'est pas terminé; il me lève plus haut, plus doucement qu'avant, et approche sa bouche de mon intimité. Il me lèche brièvement. Nausée. Très vite il me rhabille et me donne quelques caresses succinctes et appuyées. Il semble en avoir fini, mais je me rends très vite compte qu'après la prétendue douceur de ses derniers gestes, ses brutales habitudes reparassent tout aussi rapidement. Il me jette à nouveau sur le ventre, toujours sur le même bureau, et je sens qu'il me colle quelque chose dessus. Sans même me

laisser le temps de reprendre mes esprits, il me reprend avec lui et m'emmène hors de l'appartement.

Il fait nuit et je n'ai plus aucune notion du temps, plus aucun repère. Pendant qu'il marche en me traînant je pense aux rumeurs qui circulaient chez la matrone. Si tout est vrai, alors mes souffrances seront bientôt terminées. Ma seconde vie va commencer. On va m'affranchir et je serai libre. On va me retirer du circuit des esclaves-pucelles et je n'aurai plus rien à craindre. Il m'a souillé l'âme et le corps mais la perspective de ma liberté m'aide à accuser le coup.

Nous entrons finalement dans une sorte de centre bizarre où tout le monde fait la queue en soufflant. Ça leur gonfle les joues et je les trouve ridicules à ainsi afficher leur impatience. Nous attendons tout un cadran que mon maître ne manque pas de passer à souffler comme tout le monde et lorsque c'est notre tour, il m'exhibe à l'employé en face de nous. Celui-ci m'examine sous toutes les coutures, me manipule. Il demande si Monsieur souhaite me recommander à quelqu'un et j'entends avec soulagement que non. Tout est bien terminé. Il finit par me peser et comme ça à l'air de le satisfaire, il hoche la tête et me donne une petite claque sur le derrière. Il me pousse alors dans un énorme bac où se massent un nombre stupéfiant de sœurs semblables à moi.

Je prie pour que ce soit bientôt fini.

J'ai peur.

Pendant la nuit mes innombrables sœurs et moi avons été jetées de force dans des sacs immenses.

Après plusieurs heures d'attente dans des conditions épouvantables on nous fit sortir et on nous tria, avec la gestuelle désincarnée d'un boucher d'abattoir. Nous nous sommes retrouvées bien vite à nouveau entassées les unes sur les autres. Une seule chose a changé : nous ne sommes plus triées en fonction de notre physique. Des sœurs pesant plusieurs fois mon poids m'écrasent de tous leurs excès tandis que je m'étonne d'en voir d'autres bien plus petites.

* * *

Cela fait plusieurs jours que tout cela dure. Nous avons été trimbalées dans de nombreux transports sans jamais voir la lumière du jour. Nombreuses sont celles qui ont souffert pendant le trajet, dont le corps a été abîmé. Quand on nous fait enfin sortir de nos geôles, des personnes portant le même uniforme que les employés du premier centre nous accueillent sans l'ombre d'un sourire. On nous sépare toutes à nouveau et nous brutalise, comme pour achever de nous faire perdre la raison. Vient une femme qui s'empare de moi et me pousse dans une camionnette, avec d'autres.

Je perds connaissance.

* * *

Quand je retrouve mes esprits je suis face à une femme qui tient un couteau. Elle me regarde avec curiosité et impatience. Sans dire un mot elle m'enfoncé la lame, m'entrouvre et sort de ma chair les pages laissées là il y a quelques jours. Je n'ai même plus la force d'avoir mal. Elle déplie les quelques pages et les lit. Son visage se décompose et les larmes d'un amour révolu s'échappent de ses yeux. Ses mains, dans un accès de détresse nous froissent, nous tordent et nous déchirent, moi et la lettre que j'ai abritée sous ma peau de si longs jours.

Je suis toute morcelée à présent. Des mains nous précipitent dans une fosse commune aux parois de plastique dans laquelle ma chair se mêle à celle de sœurs inconnues.

Nous finissons finalement toutes au rebut.

Thomas Luzorgues est né un jeudi, très exactement cent ans jour pour jour après la naissance d'Adolf Hitler, mais aucune corrélation malheureuse n'est à déplorer. Après une enfance sans éclat passée à réciter mécaniquement des poèmes de Jacques Prévert pour séduire sa maîtresse, il s'adonne à une adolescence lisse à l'excès, là où d'autres eurent, naguère, des boutons. Artiste raté depuis 2007, il met tout en œuvre depuis quelques années à devenir artiste maudit, avec le succès qu'on lui connaît.

Nouvelles primées



DERME

Cela faisait maintenant une heure que Céleste barbotait dans son bain. Elle ouvrait le robinet à peu près toutes les quinze minutes pour réchauffer la baignoire afin d'y rester plus, toujours plus. Elle angoissait à l'idée de sortir de l'eau et de devoir s'activer. Il était presque dix-huit heures trente, ce qui lui laissait environ une heure et demie pour se préparer et manger avant de se rendre au concert.

Cette soirée, elle l'attendait depuis environ trois semaines. Il avait fallu user de stratégie pour que sa mère lui dise oui, lui en parler à l'avance, lui assurer que ça se passait dans un endroit où elle serait en sécurité, lui confirmer qu'elle y allait avec plusieurs amies.

Tout ceci était plus ou moins vrai. En réalité, elle s'y rendait avec des filles de sa classe avec qui elle restait par habitude mais desquelles elle se sentait exclue. Ce n'était pas spécialement de leur faute mais Céleste avait du mal à trouver des personnes de qui elle se sentait proche. À vrai dire depuis un long moment maintenant, tout était flou. Les jours se ressemblaient, le temps passait et elle regardait les autres vivre pendant qu'elle restait immobile, dans l'attente de quelque chose. Elle ne savait pas encore ce que c'était.

Céleste sentit un mélange de peur et d'excitation monter en elle. Elle enfouit sa tête sous la surface de l'eau brûlante, pour ne plus entendre le monde. L'eau lui donnait toujours l'impression d'être seule, quelque part, dans l'univers. Elle fermait les yeux et voyait alors la Terre, loin devant et les autres planètes tout autour. Est-ce qu'il y a du bruit dans l'espace? Est-ce que quelqu'un les regarde tous? Y a t-il une autre Céleste ailleurs, plus belle, plus drôle? Et s'il n'existe qu'une seule version d'elle-même, si

elle n'a qu'une seule chance pour briller dans cette vie? Tout ça est trop important, pensa t-elle. Il lui vint même à l'esprit que jamais elle ne pourrait se suicider, elle avait au contraire peur de mourir avant d'avoir accompli la liste interminable d'expériences qui l'attendaient.

Elle sortit la tête de l'eau, à bout de souffle. Sa mère frappait à la porte depuis quelques instants et lui sommait de se dépêcher. Céleste s'enveloppa dans une serviette de bain, la peau rouge et les doigts plissés. Elle s'était épilé le corps et avait choisi avec soin des sous-vêtements assortis, au cas où. Elle sortit un petit miroir du meuble et le plaça entre ses jambes. Elle ne savait quoi penser de cet organe qui ressemblait un peu à une fleur fanée. Elle le préférait quand elle était enfant, quand il était encore caché par la peau et non par des poils.

Est-ce que les filles avaient toutes le même sexe? Elle pensa à celles de sa classe et se sentit sale de réfléchir à des choses pareilles. Elle avait toujours peur qu'un jour quelqu'un parvienne à lire dans ses pensées et s'entraînait quotidiennement à ne penser à rien : au lit, dans le bus ou en classe. Elle faisait le vide autour d'elle, au milieu de toute cette agitation qui la stressait, parfois trop à son goût. Elle enfila sa culotte favorite, une culotte à motif fleuri avec une fine ligne de dentelle autour du ventre. Une culotte qui faisait adulte.

Elle s'analysa face au miroir puis se retourna pour observer. De petites zébrures blanches parcouraient ses fesses de haut en bas. Ça se voit. Elle les détestait. Comment était-il possible d'avoir un corps aussi laid, aussi tôt. Elle avait la peau pâle, était trop petite et ses cheveux ondu-laient n'importe comment. Dans les vestiaires du cours de gym, elle scrutait les formes des autres, aussi discrètement que possible. Les autres filles étaient fines avec de longues jambes, bronzées et bien maquillées. Céleste se rangeait

dans le clan des grosses, des moches, des silencieuses. Elle se sentait molle, avait l'impression de fondre sur ce banc de vestiaire, voulait disparaître dans le mur et se casser une jambe pour ne plus devoir enfiler un survêtement hideux et se faire siffler par les garçons quand elles traversaient leur salle.

Elle avait préparé ses vêtements à l'avance, après une succession d'essayages assez pénibles. Il lui en aurait fallu des nouveaux pour l'occasion mais sa mère lui avait dit non, que le budget automne-hiver était épuisé, qu'elle attendrait les soldes de Noël. Et soudain toutes ses tenues habituelles la rendaient difforme, quelconque, invisible. L'après-midi, elle avait failli pleurer quand sa mère lui avait tendu le petit chemisier à courtes manches qu'elle lui avait offert lors d'une journée qu'elles avaient passée ensemble. Elle se rappelait avoir adoré ce chemisier et adoré sa mère ce jour-là. Mais elle avait cessé de le mettre après que quelqu'un lui ait fait une remarque à l'école, devant trop de monde. Elle était toujours surprise par les moqueries des autres, trouvait toujours des réponses trop tard. À présent, elle se sentait si loin de sa mère, sa mère restée sur Terre pendant que Céleste se perdait dans l'espace.

Elle enfila le chemisier à contrecœur et fit passer le tissu entre ses doigts. Elle se sentait maintenant plus effrayée qu'excitée. Elle voulait se blottir dans les bras de ses parents et ne plus jamais sortir de la maison. Sa mère entra dans sa chambre et lui sourit d'un air complice, puis son regard changea et elle lui fit remarquer que la peau de ses cuisses était irritée. Céleste se retourna et vit qu'elle pelait un peu sous les fesses. Elle avait toujours eu une peau sensible lorsque la fin de l'automne arrivait. Avant qu'elle ait pu protester, sa mère lui tendit le pot de crème riche pour le corps. Elle n'aimait pas cette crème qui sentait le bébé et non l'adulte mais elle en appliqua pour éviter un autre chantage maternel.

Elle avait opté pour son jean noir un peu moulant, le pull en maille émeraude et des bottes courtes. Elle voulait avoir l'air plus âgée et couvrit ses paupières de poudre foncée, qu'on lui avait offert lors d'un anniversaire lointain. Le résultat ne fût pas concluant mais elle n'avait plus le temps de revenir en arrière.

Après un souper où elle ne put pratiquement rien avaler, elle se mit en route avec son père non sans avoir subi les recommandations habituelles sur les garçons, les verres qu'on laisse traîner et les mélanges d'alcool. En reculant dans l'allée, elle vit sa mère lui faire signe à travers la vitre de la voiture, un air inquiet installé sur le visage. Céleste savait qu'elle ne dormirait pas tant que sa fille ne serait pas rentrée. Elle sentit un poids s'agiter dans son estomac, le poids que les parents trop aimants déposent en nous et qui ne s'en va jamais.

Son père lui ressemblait plus. Il alluma la radio et la laissa se perdre dans ses pensées. Elle savourait ces trajets en voiture où le temps semble suspendu, on est comme dans du rien. Elle aurait voulu que ça dure des heures. Même s'ils ne parlaient pas, elle avait conscience que c'était un moment intime qui n'appartenait qu'à eux. Elle savait qu'il lui faisait confiance et elle ne voulait pas le décevoir, jamais. Elle s'entraîna une dernière fois à ne penser à rien, en regardant les arbres défiler dans la lumière des phares.

Il la déposa près de la pharmacie, lui donna de l'argent en plus, pour « *offrir un verre à tes copines* » et dit qu'il viendrait la chercher au même endroit à minuit et demi. Il était toujours à l'heure quand elle l'attendait quelque part. Elle le regarda une demi-seconde et essaya de se remplir au maximum de cet air confortable, de la chaleur du véhicule, de la musique et des yeux bienveillants de son père, qui disparaîtrait aussi un jour, comme elle. Elle lui dit merci et sortit de la voiture.

Du bruit s'échappait du bâtiment chaque fois que quelqu'un ouvrait et fermait la porte. C'était la première fois qu'elle venait au centre culturel du quartier. La soirée était consacrée à des jeunes groupes de la ville : jusque vingt-trois heures il y avait des concerts, et ensuite un DJ. Elle avait imaginé une salle très haute, avec plusieurs étages et des escaliers, un éclairage très sombre et une foule de gens, comme dans les films. Lorsqu'elle entra, elle fut déçue.

Deux personnes assises près de la porte d'entrée lui appuyèrent un cachet sur le dos de la main après qu'elle eut acheté des tickets. La salle de concert n'était pas très grande, et il n'y avait pas d'escalier. Le bar se situait contre le mur du fond, c'est là qu'il y avait le plus de monde mais l'espace était loin d'être rempli. Elle parcourut la pièce du regard, en quête de visages connus. Elle vit d'autres gens de l'école mais qui n'étaient pas ses amis. Ils la regardèrent, ce qui la mit mal à l'aise. Elle se dirigea vers le bar en fixant un point devant elle et commanda une bière. Au moment de donner son ticket, elle vit que son avant-bras droit s'était mis à peler aussi. Elle décida de garder son pull pour l'instant, malgré la chaleur de la salle. Elle l'enlèverait quand il ferait noir.

Elle étudiait les nombreuses affiches de concert punaisées aux murs lorsqu'on lui toucha l'épaule. C'était les filles de sa classe, celles avec qui elle allait passer la soirée. Elle leur fit la bise et leur montra tous ses tickets puis elle les suivit dehors, où un peu plus de monde était arrivé. Elle demanda une cigarette et s'appuya debout contre le mur. Les filles riaient et racontaient leur journée.

Le poids de l'estomac, le regard de sa mère, de son père et de l'univers, s'éloignèrent petit à petit. Elle se sentit enfin là où elle devait être.

En face d'elles, un petit cercle de gens discutait. Céleste les observa et eut l'impression qu'on la fixait. Elle cessa d'écouter les conversations et entendit battre son cœur dans sa tête. Il n'y avait qu'un petit spot qui éclairait l'extérieur de la salle mais elle était persuadée que les yeux du garçon étaient dirigés vers elle et pas une autre. Elle ne l'avait jamais vu avant. Il avait l'air beau. Elle détourna son regard vers une flaque et vit les étoiles dans le reflet de l'eau.

Lorsqu'elle releva la tête, le groupe avec le garçon avait disparu. Le premier concert allait commencer, tout le monde rentrait pour avoir une bonne place.

Elle suivit les filles et se faufila afin d'avoir une bonne vision de la scène. Il faisait noir, les gens s'impatientaient en discutant lorsqu'enfin, les spots s'allumèrent et le groupe vint s'installer, sous les applaudissements du public. Les oreilles de Céleste vibrèrent au son des instruments : c'était du rock. Elle n'y connaissait pas grand-chose mais elle trouva ça agréable. Au fil des chansons, les gens se mirent à remuer puis à danser. Céleste souriait en hochant la tête, jalouse des filles sans complexes. Elle observa le public autour d'elle et aperçut à nouveau le garçon, quelques rangs à sa droite. Il était encore plus beau que dans le noir. Il lui sourit et elle sentit battre son cœur bien plus bas que dans sa tête cette fois-ci.

Les filles de sa classe choisirent ce moment pour lui tirer le poignet et l'entraîner avec elles. Céleste voulut reculer mais elles insistèrent, passant leurs bras autour de ses épaules.

Elle finit par lâcher prise et se mit à faire des mouvements, d'abord contrôlés et puis plus du tout. Elle se sentit de plus en plus absorbée par la musique, qui avait un pouvoir total et nouveau sur elle. Cette domination par le son, cet écrasement de basses dans sa poitrine et ces petites

épilepsies provoquées par les spots la firent sortir de son corps. Ce n'était plus de l'entraînement, cette fois-ci elle flottait vraiment au-dessus de la baignoire, au-dessus de la voiture de son père, au-dessus de la Terre.

Quand le concert prit fin, elle redescendit doucement, épuisée et euphorique. Les filles de sa classe riaient avec elle et après avoir repris leur souffle, elles allèrent chercher à boire. Céleste sortit les tickets de sa poche et décida de leur offrir un verre. En attendant que le serveur lui amène leurs bières, elle décida d'enlever son pull qui soudainement la grattait. Elle l'attacha autour de sa taille en s'imaginant passer les temps de midi avec ces filles qui deviendraient peut-être, finalement, de vraies amies, se confiant l'une à l'autre, grandissant ensemble et se soutenant dans les moments difficiles. Peut-être qu'elles vivraient toutes dans un grand appartement pendant leurs études supérieures. Céleste se demanda ce qu'elle voulait faire plus tard.

On posa les bières sur le comptoir et elle en saisit deux. Mais lorsqu'elle se retourna, elle surprit les regards des filles rivés ses bras, un mélange de stupéfaction et de dégoût sur le visage. Elle regarda sa peau et vit qu'elle pelait maintenant par morceaux gros de plusieurs centimètres.

Sa vision se troubla, la chaleur lui monta aux joues et sa tête tourna de plus en plus. Les filles l'encerclaient et lui parlaient mais elle n'entendait plus. Elle dit *je vais prendre l'air* et se fraya un chemin parmi les rires et le bruit en titubant. Elle sentait de petits lambeaux se détacher d'elle quand elle se frottait aux dos pour s'éloigner de ces gens qui étaient maintenant bien trop nombreux.

Elle sortit et s'éloigna de l'entrée principale pour atterrir dans une ruelle étroite située sur le côté du bâtiment.

Qu'est-ce qui lui arrivait? C'était bien plus qu'une allergie. En pleine crise d'angoisse, elle jeta un œil à sa peau

sous la lumière blanche de l'éclairage de rue. Elle faisait les cent pas en gardant les bras tendus devant elle, comme bloquée dans ce mouvement, réfléchissant à toute vitesse. Mais dans sa tête ne se succédaient que des questions, des questions sans réponse qui la tiraient vers des conclusions toutes plus sombres les unes que les autres. Elle était à nouveau quelque part dans l'univers, mais cette fois la Terre avait disparu et toutes les étoiles s'étaient éteintes. Ne subsistait que la nuit, le vide, la conscience qu'en fait on est seul, pour toujours avec nos questions.

Un bruit la fit revenir dans la ruelle. Quelqu'un s'approchait. Elle remit son pull, essuya ses yeux et se dressa, les membres contractés par la peur. C'était le garçon, qui s'avançait doucement vers elle en lui demandant si tout allait bien. Elle expira et pleura doucement, se laissant glisser contre un mur. Il vint s'asseoir à côté d'elle en silence, de la même manière que l'aurait fait son père.

Céleste réfléchissait, la tête baissée. Et s'il n'existait effectivement qu'une seule version d'elle-même, demain cette soirée serait finie, demain tout redeviendrait comme avant et elle serait pareille, toujours cachée dans le mur des vestiaires, toujours enfouie dans l'eau de la baignoire, toujours à guetter la fin, à attendre sans agir, baignant dans la tristesse.

Le garçon lui saisit la main et la pressa doucement. Une décharge la parcourut des doigts jusqu'à la nuque jusqu'entre ses jambes. Elle ne pouvait plus être pareille. Elle voulait être quelqu'un d'autre. Elle releva la tête et embrassa le garçon. Il fut d'abord surpris mais l'entoura ensuite de sa main droite. Elle déplaça ses jambes et se rapprocha de lui, toujours en l'embrassant. Elle sentait son odeur et la chaleur que son corps dégageait. Elle ferma les yeux et pensa au concert, à l'eau de la baignoire et aux arbres qui défilent dans la lumière des phares. Elle pensa à

elle, enfant, elle qui reste la dernière à la garderie, elle qui tombe dans la cour et voit du sang sortir de ses genoux, elle dont on se moque à cause de ses chaussures, elle qui voit une tache dans sa culotte pour la première fois, elle qui pleure dans les toilettes de l'école. Elle pensa au sourire de son père et à l'odeur du rouge à lèvres de sa mère.

Essoufflée, elle ouvrit les yeux pour regarder le garçon. Il avait la bouche entrouverte et lui posa une question sans rien dire, à laquelle elle répondit sans rien dire. Il l'embrassa à nouveau et sa main qui tenait toujours la sienne se dégagea pour se poser sur son genou. Elle suivait tous ses gestes, comprenait l'arrivée de ses mouvements. Soudain, elle sentit l'autre main du garçon se glisser sous son pull puis sous son chemisier. Son dos se remit à la démanger et le garçon cessa brusquement de l'embrasser. Elle ouvrit à nouveau les yeux et le regarda reculer lentement son bras vers lui, tenant une drôle de forme dans sa main.

Cette chose était la moitié de la peau de son propre dos. Le garçon la fixa, sidéré. Mais ce fut elle, qui gémit la première et se précipita hors de la ruelle. Elle courut, sans avoir le moindre contrôle sur ses jambes. Elle se sentait comme un cheval fou qui envoie des coups de sabots dans l'air, tout autour de lui. Elle voulait sortir de ce corps qu'elle ne reconnaissait plus, elle haïssait ce corps qui ne cessait de la trahir.

Elle cria, se tordit dans tous les sens en enlevant son pull. Elle se mit à arracher la peau de ses bras en haletant, qui tomba au sol comme une feuille morte. Quand ce fut fini, elle ôta son chemisier et découvrit que son corps entier n'était que lambeaux. Elle tira de grands morceaux en criant, retirant aussi des grains de beauté, des ongles et des cicatrices, détails d'une vie qu'elle ne pouvait plus supporter. Elle ne pouvait plus se supporter. Elle entra en guerre contre elle-même, contre cette paroi invisible qui la

rendait prisonnière et l'empêchait de respirer. Elle oublia le sol et le ciel, elle ne vit plus rien. Le temps s'arrêta et elle pouvait ressentir toutes ces années de douleur, toute la souffrance du monde, ruisselant en elle et inondant la totalité de son corps. C'était insupportable, elle voulait se noyer. Elle gratta violemment tout ce qu'elle pouvait et hurla jusqu'à ce que sa voix se brise, jusqu'à ce qu'elle soit à bout de forces, jusqu'à ce que la peau de ses joues soit elle aussi arrachée, et s'effondra sur le pavé froid.

Il faisait noir. Les sons de la ville avaient disparu. Elle ne savait plus où elle était et marchait dans le néant, suppliant qu'on l'entende. Épuisée, elle tomba à genoux dans le rien. Elle n'était rien. Était-ce le commencement, ou la fin de quelque chose ? Elle ignorait si elle flottait ou si ses pieds touchaient le sol. Un cercle minuscule et lumineux s'approcha d'elle doucement. Il ricocha sur son bras et se dédoubla. Les cercles se cognèrent les uns aux autres et devinrent des cellules. Bientôt, elle vit les cellules se multiplier pour créer à la fois la vie et la mort. Elle vit les fluides la contourner et courir dans les vaisseaux pour faire battre le cœur. Elle vit des régions du cerveau s'allumer au-dessus d'elle et des bactéries grouiller dans le ventre, en lévitant à toute vitesse. Les étoiles recommencèrent à briller, et la Terre tourna à nouveau sur elle-même. Céleste voulut reprendre son souffle mais l'air lui manquait. Elle essaya de trouver une sortie, elle voulait à tout prix respirer. Sa vision se troubla, elle crût que sa tête était sur le point d'exploser.

Elle ouvrit soudainement les yeux et l'oxygène entra dans ses poumons. Haletante, elle reprit ses esprits et s'aperçut qu'elle était dans un parking, face contre terre et entourée de peau morte. Elle se releva en tremblant et sentit le froid lui piquer le dos. Lentement, elle se rhabilla.

La nuit était silencieuse. Ses bras ne la grattaient plus. Cé-

leste regarda le ciel, incapable d'émettre une idée. Elle se dirigea vers ce qu'elle pensait être le centre culturel, une ombre massive au loin.

Elle s'arrêta devant la pharmacie. Il n'y avait aucun bruit nulle part. L'écran indiquait minuit quarante, son père aurait déjà dû venir la chercher.

Camille Lahaye est née dans la banlieue liégeoise en 1992 et vit actuellement au cœur de la Cité ardente. Partagée depuis toujours entre l'écriture et le dessin, elle décide d'allier les deux en réalisant un cursus en bande dessinée et dessine aujourd'hui sous le nom de Smash Camilla. Cependant, le besoin d'écriture pure lui est revenu au détour d'un verre en terrasse, c'est pourquoi elle s'est lancée dans la rédaction de nouvelles. Elle aimerait vivre quelques centaines d'années afin de lire tous les ouvrages d'une liste entamée depuis longtemps déjà, mais ceci impliquerait de s'asseoir moins souvent en terrasse.

MESSAGERIE

Premier temps.

Lui

Superbe oiseau rare avec ailes puissantes. Bonne situation : donc non-chapardeur.

Fasciné, ensorcelé, envoûté par ravissante colombe au teint diaphane, pommettes saillantes, bouche charnue, dents-touches de piano, yeux-amandes, regard-biche.

Elle

Célibataire, suis étrangement séduite par la beauté d'un plumage noir.

Visage et crâne étroit. Nez finement ciselé. Sourcils et yeux noirs. Peau hâlée. Ose, ainsi, faire étalage de sa personne.

Lui

Oiseau de paradis, à savoir non « métissé », allègre, élégant. Arbore douceur duvetée, bon bec, babillages magnanimes... en quête déesse rencontrée lors réception chez amis.

Elle

Divinité comptant, hélas, quelques décennies au compteur, accepte choyer oiseau exceptionnel... mais réserve : pas union pour pire et meilleur mais nid confortable à partager si affinités !

Deuxième temps.

Lui

Harassé, accablé, excédé par bruits circulation urbaine, encombrements, concerts klaxons, grèves, rassemble-

ments, manifestations. Grand besoin détente, apaisement, quiétude, solitude à deux. Aspire vivre province dans village, unique, exceptionnel pour... profiter câlineries, étreintes, frôlements, baisers ciblés.

Elle

Ambitionne trouver «chez-soi». Demeure esseulée, même isolée avec énormément de charme, prioritairement à flanc de falaise. Proclame pouvoir se mobiliser et s'adonner à visites virtuelles. A déjà sollicité nombreuses agences immobilières. Espère en retour messages vocaux, fax, courriels en vue, prospection des lieux: Google Maps, trafic, plan, satellite, relief, en vue location si coup de cœur. Requiert informations instructives, car... parfois détails peu édifiants!

Troisième temps.

Lui

Sillonne maintes régions brigüées. Explore panoramas luxuriants. Eurêka! Magnifique trouvaille. Construction originale, vue vallée, jardin fleuri, piscine, marquise, atmosphère affriolante, mobilier fonctionnel, Hi-Tech. Propriétaire inspiré, prévoyant, avisé. Septuagénaire, veuf, sans héritier. Charmante villa. Mais... projet éventuellement asphyxié car accident grave du proprio. Collision frontale. Fuite chauffard. Blessures multiples. Traumatisme crânien. Paraplégie irréversible. État grabataire. Cas malheureux, mais... bonne affaire pour nous, peut-être si...

Elle

Expectative fragile... Celui qui bâtit des fondations avec des «peut-être», n'arrivera jamais à faire un toit avec des «si». Contrariété conditionnelle. Exaspération. Déduction: rejet de s'encombrer paradisiaire à devoir consoler.

Quatrième temps.

Lui

Youpi ! Ai déniché endroit idyllique situé sud de la France. Invite dare-dare à prendre décision. Songer à emballer vêtements, à emballer ustensiles et à embarquer dans camionnette de déménagement. Fais serment de conduire prudemment et de consentir à respecter exhortations du GPS. Garantis stabilité des valises, paquets, boîtes, ballots, paniers. Débarquement, déchargement, transbordements assurés par professionnels aguerris. Satisfaction en découvrant regard admiratif de l'amie intime car, indéniablement, impression incroyable face à spectacle fabuleux désarçonnant. L'Éden...

Elle

Par malchance, le climat méditerranéen déchaîne dans mon corps des intolérances dues à la chaleur trop accablante, insupportable. L'addition des jours, semaines, quinzaines dans fournaise est insoutenable. Soleil à pic, canicule d'été devient dérangement. Saison trop éprouvante. Conséquences : suffocation, étouffement, oppression. Les fréquentes nuées sombres, menaçantes, grondantes me rendent nerveuse. Ai horreur des orages même si spectacles hallucinants, feux d'artifice, zébrures flamboyantes. Suis alarmée par roulements, fracas, grondements, pluies impétueuses, effrénées, torrentielles, coulées boueuses, glissements terrains, écoulements sinueux. Panique. Fuite des lieux. Volatilisée... pas comme oiseau mais comme campagnol des champs qui file dans son terrier !

Cinquième temps.

Lui

M'engage à assurer sécurité absolue et m'attaque à nouvelle exploration dans région plus tempérée. Scrute les

moindres recoins. Ratisse au peigne fin. Inspection scrupuleuse au soleil pointant, levant, levé. Effectue parfois équipée audacieuse avec possibilité chute et dégringolade malencontreuse. Culbute amortie par gazon. Absence de gouffres vertigineux, de précipices escarpés. Avantageuses possibilités d'assistance immédiate. Caserne des pompiers à deux pas de maison. En cas de problèmes, contact rapide des sapeurs-pompiers, avertisseurs à deux tons, matériel de secours, virtuosité, adresse, sang-froid, sauvetage. Récupération suivie d'embrassades, caresses de tout poil.

Après fermes réflexions, renoncement définitif afin d'éviter éventuelles agitations, affolements, frissons soutenus, tremblements extrêmes, raisonnements retors, palpitations développées, gretottements incontrôlables, inquiétude importante.

Elle

Reste soucieuse. Des éventualités catastrophiques persistent. Collection de soucis, d'embarras, d'irritations, de craintes, de traumatismes, de contrecoups engendrant l'absence d'appétit, de sommeil. Suis pessimiste, beaucoup trop vulnérable alors... retour à la case départ en solitaire. Curiosité émoussée.

Sixième temps

Lui

Acharnement. Pressentiments, bons présages. Sourde menace évaporée par pelletage, forage, sondage, estimation profondeur de la minuscule dénivellation longeant la terrasse, mesurage. Vérification des risques d'y chuter. Dégagement terre. Découverte des fondations. Découverte d'un accès. Appréhension folle, mais... ingéniosités démoniaques! Coups de pioche. Hans du bûcheron. Sueur front. Application. Descellement blocs béton. Ouverture

limitée. Coup d'œil curieux à l'intérieur. Obscurité absolue. Pestilence importante. Répugnance, dégoût. Mouchoir sorti. Masque sur le nez. Souffle coupé. Une cache? Une tombe? Suppositions absurdes. Fichtre!

Elle

Trop d'imprécisions. Perplexité accrue... réticence et ... si...

Septième temps.

Lui

Pour te désénerver. Investigation remaniée. Intrusion dans les lieux. Usage d'une torche électrique. Faisceau lumineux pointé sur les murs. Bonne occasion pour sur-sauter, ressentir un nœud à l'estomac. Détection d'un endroit propice pour, mais... apparemment, disparition du cadavre potentiel. Examen de l'espace. Découverte supposée: coffre, cassette, caisson... enveloppe. Approche anxieuse. Effleurement bref. Identification matière de l'enveloppe. Papier Kraft. Ouverture précautionneuse. Liasses? Grosses coupures. Argent blanchi? Peut-être!

Elle

Quoi? Comment? La peur me gagne... et si...

Lui

Sérénité retrouvée car absence de qui que ce soit, de blocage des membres prodiguant des coups de poing, des coups de pied, une distribution hasardeuse dans les côtes. Tentative d'assassinat avortée. Défection d'un animal, d'une bête excitée. Nulle trace de sang chaud et gluant. Invalidé l'abandon des sens, lutte contre engourdissement, esprit embrumé, essais infructueux, tiraillements intolérables, perforation du crâne, éblouissements, voile sur les paupières. Gémissements, supplices équivalents à

ce message devenu obsolète...

Ces situations disproportionnées et biscornues pour défier toute présence de danger pour provoquer l'effacement du mal-être ressenti te mettant la tête en compote, le corps chancelant, les jambes en coton et les dents serrées. Épisode audacieux abordé qui se voulait rassurant.

Elle

J'ai besoin de paix, d'un environnement pacifique, d'un endroit convivial. Je réintègre ma couette. Je suis lasse des paroles, paroles, paroles, paroles, paroles et encore des paroles que tu sèmes au vent!

Huitième temps

Lui

Espoir, déplacements, obstacle, travail méninges. Promesse de procéder à de nouvelles investigations. Fini d'utiliser la barre de fer, de défoncer les murs, d'assécher les endroits humides, de creuser, d'effriter le ciment, de creuser pour... t'offrir coûte que coûte le nid que tu ambitionnes. C'est la remontée en surface où l'air est moins pollué. C'est une reconstruction solide non du colmatage, du remblayage. Me transforme en un homme simple toujours animé de curiosité sans prendre la poudre escamette. Nuit blanche. Butins voleurs? Récolte attaque main armée? Alors... je joue Ponce Pilate! Mains lavées. Profits prêteurs gageurs? Alors... j'ose évoquer la citation de Sacha Guitry! Ignorance salvatrice. Bénéfices sur crédits usuriers? Alors... J'adopte des conseils de sagesse! Bien mal acquis, nul profit. Avarice fanatique? Probablement, mais... argent sans odeur de sainteté!

La nuit est porteuse de bons conseils, de bonnes résolutions, de décisions louables. J'ai une répulsion pour la po-

lice, même sans... témoin. Un étrillage éventuel reste un risque. Indices? Preuves? Dépôts? Enquête? Pièces à conviction? Inculpation, malgré...apparente innocence! Enquête policière. Smala, scientifiques, procureur, presse. Mise sous scellés...

Elle

Affabulation? Œuvre imaginative? Aspect satanique? Aversion pour l'oiseau que tu es et qui démontre un trop gros attrait pour les drogues hallucinogènes?

Neuvième temps.

Lui

Rencontre avec architecte, maître d'œuvre, maçons. Conformité bâtiment avec plans et cahier des charges. Cave très profonde avec citerne, mais... eau de pluie jamais recueillie! Me considère comme abandonné à mon triste sort. Catalogué fouineur inopportun. Suis fragilisé. Dans un état psychique désastreux. Devenu hypocondriaque.

Elle

Excédée par ce va-et-vient de messages. J'ai le cœur déchiré. Amour égratigné. Je ressens un grand besoin de soins thérapeutiques. J'aspire à la tranquillité. Je vais louer une maison de plain-pied avec jardin, édifiée sur un terrain plat. J'accomplis des visites virtuelles dans des agences. J'échange des e-mails. J'examine les alentours. J'attends un accord. Le bungalow se situe à proximité d'un parcours de golf. Chlorophylle assurée. Le propriétaire est un membre sémillant jet-set. Son départ pour l'étranger est confirmé. Il a exprimé sa répugnance pour la campagne. Bonne opportunité pour une femme accompagnée maintenant d'un chien fidèle!

Dixième temps

Lui

Dépité par conflits perpétuels. État chronique accablément. Abattu par déboires multipliés.

Elle

Bien seule. Excédée, ravagée, minée, anémiée. Tristesse profonde, douloureuse.

Perspectives avortées. Infortune... même si compagnon à quatre pattes. Molosse fureteur, fouineur, fouilleur, renifleur. Promenades nature fréquentes. Fin automne. Feuilles mortes. Randonnée forestière. Animal en laisse. Freins sur quatre pattes. Arrêt inattendu. Truffe en action. Prospection insistante. Grattage superficiel. Injonctions transgressées... Pattes antérieures acharnées. Museau endiablé. Herbes déracinées. Manœuvres terrassement. Terre dispersée, accumulée. Surface dénudée. Forme arrondie en vue. Présence volume lisse. Apparence blanchâtre. Os, sans doute, car... bout de crâne! Police sur lieux. Sécurisation périmètre. Déterrement. Cavité osseuse. Service scientifique. Exhumation ossements humains. Origine inconnue, mais...crime éventuel!

Analyse laboratoire. Existence possible charnier! Dégoût vie champêtre! Cœur allégé, mais... paupières ridées par larmes, lèvres émaciées par amertume, cheveux grisés par tracas! Vie monotone avec dogue entêté, indocile, insoumis, poil dru, mais... flair remarquable!

Onzième temps.

Lui

Toujours pas uni pour pire et meilleur. Personne très vulnérable, accablée par concours circonstances, toujours ex-

cédé par fatalité. Grand besoin bruit d'enfer. Aspire retour vie appartement... à deux.

Correspondance sans phrases étranglées.

Lui

« Des mois se sont écoulés sans que nous n'ayons échangé de SMS. Comme le dit un certain dicton : il faut se quitter pour s'aimer toujours. Je le pense bien, car il est faux d'affirmer qu'avec le temps, les sentiments passent, se lassent, se cassent. Nous deux, nous formons l'exception à la règle. Sache que malgré ton silence, tu étais et seras toujours la femme de ma vie. Tu me manques... Aujourd'hui, je prends le temps de t'écrire. Comme tu peux le constater, j'ai choisi de t'envoyer des mots d'excuse, contenus dans une enveloppe aussi bleue que la couleur de tes yeux. Pourras-tu me pardonner de n'avoir pas été à la hauteur des sentiments que tu ressentais pour moi ?

J'ai mal réagi... Je ne me suis pas contrôlé. J'ai été odieux. Je réalise à présent combien certains actes, certains mots t'ont fait du mal. Ils dépassaient ma pensée. J'étais tellement chambardé par notre séparation que j'en avais perdu le nord. Je m'en mords les doigts. En agissant de la sorte, je ne faisais qu'aiguiser nos divergences. J'aimerais que tu oublies le passé. Pour ma part, le poids de mes manigances reste toujours ancré dans ma mémoire. C'est pourquoi, j'éprouve le besoin de savoir que tu ne m'en veux pas. Je serais tellement heureux de pouvoir vivre avec toi, là où tu le désires. Ensemble, nous pourrions passer des moments formidables. J'espère que tu répondras à cette lettre. Je t'embrasse. « Elle » Longtemps, j'ai cru que je pouvais tourner la page. J'ai pensé que je pourrais me faire une raison. Mais avec le recul, j'ai commencé à croire que j'étais passée à côté du bonheur. Sache que tu n'étais pas une passade, un flirt appuyé. Tu es l'homme que j'aime.

En lisant, relisant ta lettre, j'ai compris que notre rupture était due à un mauvais concours de circonstances. Tu traversais une mauvaise période et moi, de mon côté, j'étais extravagante. Il n'en fallait pas plus pour que la pression monte progressivement, et, qu'inévitablement, la situation finisse par éclater ! J'ai l'impression que nous aurions pu gâcher une très belle chose. Mais notre amour est plus fort que ces quelques rancœurs futiles que nous avons échangées à travers un langage peu chaleureux. Je m'en veux aujourd'hui de n'avoir pas pu calligraphier les mots qui convenaient pour te garder à moi. Depuis notre désunion, j'ai cherché à analyser mon attitude, et mon inaptitude à communiquer s'est révélée. Il me semble que dans le futur, en nous épanchant à travers de véritables phrases, nous serons capables d'écrire ensemble une nouvelle histoire. Je crois que nous sommes suffisamment talentueux, assez habiles pour désamorcer toute situation en entretenant un dialogue authentique. Re commençons... »

Jacqueline Henry est née en 1945 à Ohey. Aujourd'hui, elle coule des jours tranquilles à Namur en bord de Meuse. Parce que l'écriture permet la liberté de l'imaginaire, déclenche l'envie de jouer avec les mots et les phrases, elle a durant vingt ans, en tant qu'institutrice maternelle et ensuite en tant qu'inspectrice de l'enseignement subventionné, invité les enfants et les enseignant(e)s à développer leur esprit créatif. Elle considère que l'intérêt et le plaisir d'écrire sont indissociables.

MERCI POUR LE CAFÉ

– Trois-cent-soixante en billets de vingt, je lui dis. Presque le prix de mon loyer.

– Putain l’ordure !

Après un mouvement de recul je rapproche le téléphone de mon oreille. J’entends le bruit de son briquet et du tabac qui grésille en se consumant.

– Trois-cent-soixante, qu’elle dit en recrachant la fumée de sa clope, il est loin du compte. Et à part l’argent, il y avait pas un mot dans l’enveloppe ?

– Juste mon prénom : « pour Irène ». Pas de timbre. Rien.

– Comment tu sais que c’est lui ?

– Je viens de te dire que sur l’enveloppe il y a écrit « pour Irène » ! Après trente ans de mariage je sais quand même reconnaître la façon dont ton père écrit « Irène ».

Derrière moi la chaudière hurle à la mort. Il faut que j’appelle la société HLM pour qu’ils m’envoient un réparateur. Trois jours après mon emménagement j’ai senti une odeur de gaz et la petite flamme s’éteint tout le temps. De la fenêtre je vois le parking déserté par les voitures de ceux qui bossent. Moi j’ai plus de voiture. Pas de boulot non plus, d’ailleurs.

– Allô ?

– Oui ma chérie. Je suis là, je t’écoute.

– Tu crois sincèrement qu’il te donne tout ce fric parce qu’il a des remords ? Elle vient de le foutre dehors, et comme par hasard il réapparaît. Quatorze mois, maman ! Seulement maintenant il prend conscience qu’il a des obligations envers toi. Quand les huissiers réclamaient

leur argent, qui est-ce qui leur a ouvert la porte? Il te salit partout, c'est un menteur, tu peux pas avoir confiance en lui. Il a essayé de t'interner maman! C'est un lâche. Lui fais pas de cadeau.

Elle a beau dire ce qu'elle veut, du sang c'est pas de l'eau. Hargneuse comme son père, elle a tout de lui. Sauf le vice. Aussitôt après avoir raccroché je cherche son numéro dans ma liste de contacts, en espérant que ce soit encore le bon. Ça sonne deux ou trois fois. Je suis sur le point d'abandonner.

– Allô, qu'il fait.

– C'est moi, je lui dis.

– Qui ça, moi?

– Tu sais bien.

– ...

– Tu viens.

– ...

– Tu m'entends?

– Oui.

– Tout de suite.

Quand sa voiture se gare devant l'immeuble, mon premier réflexe est d'aller me cacher dans les toilettes. J'entends ses pas dans le couloir. Ils s'arrêtent. Qu'est-ce qu'il fait? Je colle mon oreille contre la porte d'entrée. Et mes cheveux? Pas le temps d'aller regarder. J'ouvre: un rai de lumière passe dans l'entrebâillement de la porte. Je vois ses chaussures, son manteau trempé, je retire la chaînette et le temps d'ouvrir plus grand la porte, il disparaît dans un trou noir. La lumière! Je tâtonne sur le mur, cherchant l'interrupteur. Pourvu que nos mains ne se rencontrent

pas. J'ai des frissons à l'idée qu'il me touche. Le néon clignote comme un stroboscope au-dessus de sa tête, le chien du voisin aboie, je suis en chemise de nuit dans le couloir.

Trois minutes plus tard il se balade dans mon salon en attendant que je lui fasse un café. Réfugiée dans ma cuisine, j'essaye de réfléchir.

– Ça fait drôle de revoir tous ces objets ici, qu'il me dit, alors que je le rejoins avec les deux tasses sur un plateau.

C'est qu'il sourirait presque!

Je dépose le plateau sur la table du salon, je m'y installe pendant qu'il continue à faire le tour, les mains dans les poches. Je verse du lait dans ma tasse et glisse deux sucres dans la sienne. Il finit par s'asseoir.

– Tiens, t'as gardé cette table?

Il la touche du bout des doigts comme s'il ramassait des miettes. Ses mains entourent sa tasse de café. L'une d'elles gratte une invisible croûte sur le bord. Ses mains, j'essaye de les reconnaître, mais je n'y parviens pas tout à fait.

– Tu as beaucoup maigri, je l'entends me dire.

Je relève la tête et je vois passer derrière mes yeux une chose bizarre. Une image. D'une petite souris grignotant un fil électrique.

– Trente-deux kilos en quatorze mois. Normal que tu le remarques.

– Tu dois être contente.

– Quoi?

– T'arrivais jamais à!

– ...

– Vaut mieux que je m’en aille.

– Reste ici!

Je lui barre la route. Je sors de mon peignoir l’enveloppe pleine de billets.

– Je sais que tu penses que j’ai pas de cœur.

– Arrête ton cinéma! Pourquoi tout cet argent d’un seul coup?

– C’est juste pour t’aider, Irène.

Et l’autre, est-ce qu’il l’a aidé? Je pointe mon doigt vers lui, je le laisse un instant figé et je le fixe du regard. Il ne bouge pas. Il a les yeux mi-clos, mais je sens quelque chose se tendre. Je me méfie. Si je parle d’elle je vais me mettre à pleurer, je le sais. Je m’aperçois que ma main a chiffonné son enveloppe pleine de billets. J’aimerais tellement lui dire qu’il peut se le garder son argent, mais j’en ai besoin. Je l’abandonne sur le plateau, près des tasses.

Je vais vers la fenêtre. Dehors il pleut. Sur les marches devant l’immeuble, trois ou quatre adolescents fument en crachant par terre. Certainement les mêmes qu’hier soir. Si c’est pas la fête chez le voisin du dessus c’est des bagarres sous ma fenêtre. Je me dirige vers le tiroir pour récupérer mon enveloppe, celle en kraft avec tous les papiers dedans.

– Il faut que tu signes ça.

– Qu’est-ce que c’est?

– Un divorce à l’amiable.

– Pour quoi faire?

Il prend l’enveloppe sans la regarder. Il sait bien ce qui l’attend. Il erre un moment entre la table et le canapé comme un chien qui chercherait sa place. Il se laisse tomber entre

deux coussins. Je le vois se recroqueviller devant mes yeux, comme un contorsionniste capable de se nicher dans une boîte minuscule. Il remonte ses genoux vers lui, plante sa tête dedans, si bien que je ne peux rien voir d'autre que son début de calvitie. Ses épaules tressautent et de temps en temps, quand il renifle, il fait un bruit étrange avec son nez. Je m'assieds près de lui. J'attends qu'il se calme.

L'écran de la télévision éteinte nous reflète tous les deux, assis dans le canapé, l'un à côté de l'autre. Ça me rappelle une photo. Après qu'il soit parti, j'ai passé mon temps à les regarder ces photos. Je crois que c'était un baptême ou un mariage... Il portait encore la moustache. Il me tenait par les épaules et regardait l'objectif, sa chemise ouverte sur une chaîne en argent. J'étais peut-être déjà enceinte... On avait dansé toute la nuit, je m'en souviens. On ne pensait à rien d'autre. Avec lui de toute façon c'était ça : danser, penser à rien d'autre.

Il sort sa tête de ses genoux pour me prendre les mains. Il respire bizarrement.

– Pourquoi t'as été si méchant ?

– Je sais pas, qu'il dit, je sais pas.

Il se met à pleurer comme un gosse. Je le laisse faire. Je retire mes mains des siennes, je le regarde et j'attends. L'odeur bon marché de son after-shave me le rend plus pitoyable encore. Il a quand même pris un sacré coup de vieux lui aussi. Il l'air plus petit, plus tassé. Il fume trop, ça s'entend. Parfois, quand je repense à nous plus jeunes, je me demande ce qui a bien pu nous arriver. Mais où est-ce qu'il dort depuis qu'elle l'a foutu dehors ? Dans sa voiture, qu'il me dit. Il prend une douche quand il rend visite à sa mère. Et comment elle va ? Elle n'en a plus pour longtemps. Untel, tu savais qu'il a un cancer ? C'est drôle comme c'est facile de se raconter nos vies comme autre-

fois, quand il rentrait du travail et qu'on se retrouvait autour d'un petit café. Une vraie pipelette. Moi ça me dérangeait pas de l'écouter. C'était pourtant mensonge sur mensonge, à tout bout de champ, même pour les choses insignifiantes. Tellement que j'avais fini par penser qu'il était malade en quelque sorte. Mais aujourd'hui c'est différent, j'entrerai pas dans son jeu. Il me demande pour Julie. Elle veut plus te voir. Mon Dieu, Julie, qu'est-ce qu'elle pense de moi? T'es son père, ça passera je lui dis, sois patient. J'ai pas eu la vie facile, tu le sais Irène. Je sais, mais ça n'excuse pas tout. Irène, regarde-moi. Irène je... STOP! T'as cru que Bobonne allait t'attendre combien de temps encore?

Je lui attrape l'enveloppe des mains avec les papiers du divorce, j'en sors la pile de feuilles agrafées.

– Faudra que tu signes.

Il fait oui de la tête sans me regarder.

– Tu m'écoutes?

Il ne répond pas.

– Tu m'écoutes?

Il sèche ses larmes avec sa manche et plante ses yeux dans les miens. D'un seul coup plus rien. Ses yeux sont vides. Quand ce genre de chose lui arrive, je ne sais plus qui j'ai en face de moi. Je m'enfonce dans le canapé, incapable d'imaginer à quoi il pense en ce moment. On a eu un chat autrefois. Quand il vous fixait du regard, on ne savait jamais s'il allait se frotter contre vous en ronronnant, ou vous planter une griffe dans l'œil. Il a l'air étonné, mais peut-être pas en fin de compte. Il prend dans ses mains l'enveloppe et le dossier, semble en lire quelques lignes, puis il se lève, me tourne le dos. Il a l'air d'hésiter, de chercher ses mots. Mille fois je me suis imaginé

cette rencontre, le regard perdu sur la marée d'immeubles qui s'étale devant ma fenêtre ; quand j'écrivais le scénario dans ma tête il y avait toujours un moment où je lui balançais mes quatre vérités. Si on suit le scénario à la ligne, ça devrait arriver maintenant, mais je cherche les mots justes et je les trouve pas.

– Je vais réfléchir, il dit.

– Réfléchis pas trop. Divorce à l'amiable, c'est un cadeau que je te fais.

Il s'approche de la table du salon, la touche du bout des doigts comme tout à l'heure, fait claquer ses ongles sur le bois. Un de ses trucs pour meubler le silence.

– C'est à cause du soleil.

Je ne comprends pas où il veut en venir. Je lui demande de répéter.

– Ta fenêtre est exposée plein sud, non ? C'est pour ça que le vernis de la table est tout collant. Le soleil cogne dessus toute la journée.

J'en reste sans voix. Comme deux ronds de flan.

– Tu pourrais mettre une nappe en plastique transparent, qu'il me dit, ça protégerait ton vernis. Par contre là, faut tout poncer. Je crois qu'on doit avoir un pot qui traîne dans l'atelier. Je peux venir un de ces soirs si tu veux. Ça séchera pendant la nuit.

Il s'approche de la fenêtre et regarde dehors. Je nous imaginerais presque deux ans en arrière, dans notre ancienne maison.

– T'as souvent des jeunes qui glandent comme ça, en bas de chez toi ? Ils sont où les parents ? Ils ne s'occupent pas de leurs gosses ?

Puis il tourne le dos à la fenêtre, range les papiers du divorce dans l'enveloppe, et tout en récupérant son manteau qu'il avait laissé sur une chaise, il dit sans me regarder :

– Toute façon, la paperasse, j'y comprends rien.

Et le voilà qui repart, l'enveloppe sous le bras.

– Je suis content qu'on ait enfin pu se parler, Irène. Merci pour le café.

Mais c'est pas vrai ! Il n'a pas eu ce culot-là ? L'enveloppe a disparu de ses mains. Volatilisée. Elle a sans doute fini au-dessus d'une pile de réclames publicitaires ou dans la première poubelle qu'il a rencontrée. Je suis tentée de lui courir après, de hurler un truc à la fenêtre, mais j'ai peur de ce qui pourrait sortir de ma bouche. Je reste là, les bras ballants devant la table du salon, les tasses quasiment pleines de café refroidi, et au milieu de ça il y a l'enveloppe toute froissée avec l'argent. Deux billets de vingt qui en dépassent cherchent à reprendre leur forme initiale en se dépliant lentement.

Franck Laisné est né le 25 juillet 1982 en France. En 2009, il s'installe à Liège et se consacre exclusivement au théâtre. Il se met à écrire des nouvelles après avoir découvert Raymond Carver, qui demeure une de ses plus grandes influences.

Nouvelles distinguées



LOIN DES YEUX

Manoir de Brazy, un matin gris du mois de février 1912

– Peste!

Hilde de Pullman frotta son flanc endolori. Elle avait manqué l'embrasure de la porte et heurté le mur de la bibliothèque. Elle se cramponna un instant au chambranle pour reprendre ses esprits. La lettre! Avec le choc, le courrier lui avait échappé des mains. Elle se jeta au sol, y fit courir ses doigts jusqu'à effleurer le papier. Encore lui fallait-il sa loupe. Elle reprit sa course, éclairée par la lumière de l'immense fenêtre, agrippa enfin sa chaise et s'y effondra dans un tourbillon de poussière.

Perchée sur son escabelle, la bonne avait cessé de s'affairer, son plumet figé sur le tome 3 des «Œuvres» de Fontenelle. Elle coula un regard oblique vers le bureau pour mesurer la situation et organiser sa fuite. Elle vit sa patronne fouiller frénétiquement le ramassis de papperasse qui l'encombrait. Surtout, ne pas broncher. Avec un peu de chance, Paula parviendrait à se faire oublier...

– Paula! Vous êtes là? marmonna Hilde sans lever la tête.

La servante adressa un soupir à «l'Histoire mirifique de Saint Dodon». Evidemment qu'elle était là! Dieu sait pourtant qu'elle faisait tout pour éviter les parages à l'heure de la distribution du courrier. Mais voilà, il suffisait qu'elle ose enfin épousseter les rayonnages de livres pour que le facteur chamboule la routine de sa tournée.

– Ici, Madame. En haut.

– Venez voir, je vous prie!

La domestique descendit lourdement de son promontoire. Elle prit soin de faire grincer chaque échelon pour

exprimer tout le poids de sa contrariété.

Hilde brandissait déjà le pli dans sa direction.

– Qui m’écrit cette lettre, dites-moi jeune fille?

Paula détestait cette façon qu’avait sa maîtresse de l’appeler «jeune fille». Non seulement parce qu’elles avaient le même âge, mais qui peut décemment prétendre être encore jeune à quarante ans? La servante se pencha sur la missive et en reconnut aussitôt l’écriture: «Votre mari, Madame.»

– Dieu soit loué, Jonathan! Eh bien, vous savez ce qu’il vous reste à faire! Que faites-vous encore debout? Dix mois que j’attends ce moment, Paula! Il n’est plus temps de jouer avec ma patience. Asseyez-vous et faites-moi le plaisir de lire jusqu’à la moindre virgule de cette lettre.

Résignée, la servante se saisit du feuillet et maudit l’auteur de ces... quatre pages, compta-t-elle! La séance du jour s’annonçait interminable. Depuis quand l’époux était-il devenu si prolix? Sans doute venait-il encore mendier quelques francs à sa femme. A ce rythme, il n’y aurait bientôt plus rien à gratter. Paula méprisait son patron plus que quiconque. Lors de ses rares séjours au Manoir, il passait le plus clair de son temps aux troussees de la bonne qui devait user de toutes les ruses pour lui échapper. Quand il la surprenait enfin, il restait de longues minutes à l’observer polir les meubles, lorgnant sa poitrine d’un œil lubrique. Son épouse, elle, n’y voyait que du feu.

27 mai 1911

Coquillatville, Congo belge

Ma délicate et tendre épouse, Voilà bien deux qualificatifs que Paula n’aurait jamais attribués à cette revêche. Elle l’observa par-dessus le bureau. Impossible de discerner une émotion sur ce visage. L’ampleur et l’épaisseur des verres de lunettes brouillaient les pistes. Les pupilles se

dessinaient à peine en deux points perdus au loin.

Ma délicate et tendre épouse,

Vous ne pouvez imaginer un seul instant le supplice qui est le mien. Se réveiller si loin de sa bien-aimée, jour après jour, est un châtement que je ne souhaite à aucun homme. Mais quel époux serais-je si je ne tentais pas l'impossible pour les beaux yeux de ma précieuse Hilde. Il est de mon devoir de fouiller les recoins de ce monde pour découvrir le remède qui sera votre salut. Je n'abandonnerai cette mission sous aucun prétexte, même s'il m'en coûte la vie.

J'ai repensé à votre désir de m'accompagner lors de mes futures explorations...

Paula réprima un gloussement. Quelle absurdité! Que Monsieur joue les aventuriers dans la brousse, rien ne lui faisait plus plaisir. Quoique le prétexte de ses voyages lui paraisse plus que douteux, il avait le mérite de l'éloigner d'elle. Mais que Madame veuille à son tour se pavaner dans la savane, quel délire! Elle se l'imagina s'asseoir par mégarde sur le dos d'un crocodile.

Ce ne sont pas des expéditions pour les femmes. Le danger est partout. Nous parlons de sauvages, ma chère! De barbares qui peuvent surgir de n'importe où. Une dame de votre rang n'y trouverait pas sa place. Sans compter que, dans ces contrées, le confort est illusoire. Mes nuits sont sinistres. Je dors sur une couche de paille, assailli par des nuées de moustiques. Consolez-vous en songeant que votre condition vous permettrait à peine d'admirer le paysage. Profitez plutôt de la paisible campagne qui est la vôtre!

Et n'oubliez pas que si je me lève chaque matin sur ces terres hostiles, c'est pour vous et uniquement pour vous.

Votre Jonathan

Hilde rugit.

– C'est tout? Je suis plongée dans la tourmente durant dix longs mois et je n'ai droit qu'à ce griffonnage, ces banalités?

– Madame, il y a une suite.

– ... Eh bien, qu'attendez-vous? Poursuivez! Et épargnez-moi ce ton monocorde, c'est d'un sinistre!

La bonne reprit sans enthousiasme.

3 août 1911

Bimbo, Oubangui-Chari

Très chère,

Voici maintenant quatre longs mois que nous sommes arrachés l'un à l'autre. Puisse cela vous reconforter de savoir que je survis à chaque journée animé par ce même feu. Celui de découvrir le traitement inespéré qui vous permettra de recouvrer la vue.

Puisque vous êtes à la fois la cause et le dessein de ce périple, permettez-moi de vous partager mes aventures au cœur de ce pays que je sillonne non sans une certaine audace. Le Congo belge a bien changé. Il grouille désormais d'explorateurs peu scrupuleux, de chercheurs d'or aux dents longues. Après plusieurs mois gaspillés sur ce territoire, j'ai choisi de tourner les talons et de mettre le cap vers le Nord. Un nouvel horizon encore peu fréquenté et plein de promesses. Embarqué sur une pirogue de fortune, je me suis laissé porter au gré de la rivière Oubangui. Une chaleur harassante et humide m'a escorté tout au long de ce voyage interminable. Elle était plus pesante que jamais lorsque j'ai mis pied à terre à Bimbo et m'accable encore à l'heure où, couché sur ma paillasse, je vous écris ces lignes. Hier matin, après un orage spectaculaire, j'ai profité de ce que l'atmosphère s'était rafraîchie pour explorer les environs. Quel spectacle ai-je découvert, Madame! Une gorge sauvage. La puissance de ce torrent éclaboussait fantastiquement le chaos rocheux. J'ai applaudi ce joyeux vacarme avant de poursuivre le long des berges marécageuses du ruisseau N'Dioto. Ne pou-

vant bientôt plus y résister, j'ai abandonné mes vêtements sur la berge pour me jeter à l'eau. Quel ravissement ! Du moins, le pensais-je alors. Au moment où je sortais de la rivière pour me sécher au soleil, je suis tombé nez à nez avec une indigène. Oh, vous auriez dû nous voir. Moi, nu comme un ver. Elle, le regard vide et les seins pendants. J'ai aussitôt plongé derrière un buisson pour me cacher. Elle, elle restait là, exhibant sa poitrine sans gêne aucune. Aux yeux d'un blanc, cette scène paraît horriblement scandaleuse. Mais ne nous offusquons pas, ma chère. Depuis le temps que j'écume ces régions, j'ai appris à ne plus m'émouvoir d'un tel spectacle.

J'ai finalement réussi à la faire fuir. Je me suis rhabillé à la hâte et me suis empressé de reprendre la route vers un semblant de civilisation, confus de m'être laissé surprendre dans mon intimité.

En espérant ne pas vous avoir contrariée avec tant d'exotisme local,

*Je vous embrasse,
Votre aventurier*

Un silence confondu s'étira entre les deux femmes, l'une muette de honte face à l'impudence de la scène, l'autre dérangée par cette évocation trop familière.

– Bien, je vous remercie, vous pouvez disposer...

– Oh non Madame, ce n'est pas fini. Votre mari semble avoir eu toutes les peines à trouver un service postal digne de confiance. D'autres lettres suivent.

Paula se replongea dans sa lecture sans attendre, trop heureuse de dissiper le malaise.

*8 octobre 1911
Bimbo, Oubangui-Chari*

Oh ma chère !

Croyez-le ou non, mon infinie hardiesse va enfin porter ses fruits. Je suis sur une piste! J'ai rencontré un botaniste français, un certain Monsieur Lelarge. Il réalise un travail tout à fait fascinant auprès des tribus locales. Il étudie les plantes médicinales des féticheurs de l'Oubangui. Figurez-vous que ces sauvages peuvent aussi bien nous empoisonner que vous guérir. Si je ramène ne serait-ce que quelques-uns de leurs secrets, je deviendrai le plus célèbre des explorateurs belges. Ecoutez-bien! Il connaît un remède pour les yeux, une huile dont on oint les paupières, un mélange d'écorce et de graines. Il m'a promis de m'en détailler les composants. Oh Hilde, faites-moi confiance. A compter de ce jour, je vais me jeter à corps perdu dans la recherche de ces ingrédients. Et je peux déjà vous avouer que j'ai grand espoir pour votre cas, Madame.

*Avec tendresse,
Votre John*

– Oh, est-ce vrai?

L'épouse tenait son visage, emportée par un vertige d'excitation.

– Après toutes ces années... Avez-vous bien lu, Paula?
N'avez-vous pas encore sauté une ligne?

– J'ai bien lu, certifia la servante.

– N'est-ce pas une merveilleuse nouvelle?

La bonne se tut, consternée. Sa patronne semblait réellement croire en cet onguent prodigieux. Attention, elle ne niait pas la possibilité d'un miracle. Que la Sainte Bible lui en soit témoin! Mais elle ne croyait tout de même pas en la magie. Devant son silence, Hilde redevint elle-même.

– Je vois... Vous doutez que mon mari soit capable de me rendre la vue.

Se rappelant que l'honnêteté est une vertu appréciée chez un domestique, Paula concéda: «Madame, je ne me permettrais pas. Mais comment croire que ces populations

primitives puissent connaître un remède que la médecine moderne ignore? ».

– Ma chère, je crains qu'il y ait des choses que vous ne puissiez comprendre. La suite!

12 novembre 1911

Bimbo, Oubangui-Chari

Chère épouse,

Mon moral est au plus bas. Voilà maintenant une semaine que la ville est emprisonnée dans un épais brouillard. Nous n'y voyons plus rien, paralysés, pris en otage par les intempéries. Quelle frustration! Ces conditions frappent notre mission de plein fouet. L'univers est sans pitié.

Monsieur Lelarge m'a enfin donné de plus amples informations sur les plantes qu'il convient de récolter. Me voilà averti mais pas pour autant sorti d'affaire. Je dois désormais entamer l'exploration de la savane, seul. Le botaniste a refusé de m'accorder davantage de son temps. Où est donc passé l'esprit de camaraderie entre blancs?

Si seulement j'avais eu plus de moyens, j'aurais évidemment pu le convaincre. Il m'a néanmoins conseillé de m'adjoindre les services de l'une de ses connaissances indigènes, un dénommé Foribo qui connaît la brousse comme sa poche. Mais, tenez-vous bien, l'escroc me demande une somme folle! Voyez comme je me retrouve bien misérable, une fois de plus! L'appât du gain a déjà gangréné ce pays perdu. Quelle tristesse!

Votre bien aimé,

Qui ne sait plus à quel saint se vouer.

18 décembre 1911

Bimbo

Hilde!

Me voilà empli d'une excitation nouvelle. J'ai enfin rencontré la perle rare, un Français plein de ressources qui accepte de

me guider en territoire inconnu. Je pars le rejoindre à l'instant même. Il me tarde de vous conter la suite de l'histoire. D'ici quelques jours, adieu l'infortune!

Paula retourna la feuille soudain happée par la curiosité.
Rien...

– Et alors?

– Eh bien, c'est tout...

– Comment ça, c'est tout? Vous avez probablement laissé tomber un feuillet. Cherchez, que diable!

– Peut-être dans la grande enveloppe?

– Quelle grande enveloppe?

– Celle que vous aviez dans les mains en entrant dans la bibliothèque.

Dans son empressement, Hilde était passée à côté de l'essentiel. La bonne se pencha sur le bureau et tira du désordre une grande enveloppe sauvagement déchirée. Elle y glissa ses doigts pour en ressortir...

– Une autre lettre!

– Ne me torturez pas davantage, que dit mon époux?

– Je ne reconnais pas l'écriture...

– Peu m'importe, lisez!

10 janvier 1912

Oubangui-Chari

Chère Madame de Pullman,

Vous ne me connaissez pas mais je me sentais le devoir de vous écrire en ce jour funeste. A l'heure où vous lirez ces lignes, la nouvelle vous sera certainement déjà parvenue par les voies officielles. Dans le cas contraire, je suis au regret de vous annoncer le décès de votre mari Jonathan de Pullman.

Hilde poussa un cri d'effroi. Un frisson d'horreur traversa la bonne. Elle n'eut pas le courage de relever la tête et poursuivit la lecture sans s'arrêter. Sa voix monocorde était désormais de circonstance.

La tragédie qui s'est jouée en Oubangui est malheureusement le destin que réservent trop souvent ces contrées sans pitié aux explorateurs, aussi audacieux soient-ils. Croyez bien que je partage votre chagrin. Je ne connaissais que trop peu votre mari, mon voisin de chambre à l'auberge depuis plusieurs semaines. Néanmoins, votre histoire m'a profondément touché. Raison pour laquelle je tenais à prendre la plume.

Sur son lit, j'ai trouvé un paquet de lettres à votre nom. J'ai rassemblé le tout dans une petite enveloppe que je joins à ce pli. Je tiens à vous assurer que je n'ai rien lu de ces billets mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer que le dernier était inachevé. Il me semblait de mon devoir de vous conter la fin de l'histoire.

Avant de commencer, je voulais vous faire part de toute ma compassion. Perdre la vue... Je ne peux imaginer votre désarroi. Et je ne puis qu'admirer les efforts de votre mari à vous procurer ce traitement. Quoique je trouvais qu'il jouait ici son va-tout. Découvrir un gisement de diamants dans cette immensité... Le milieu est sans pitié. Les chercheurs de minerais sont souvent désespérés et prêts à tout. Mais peu lui importait tant qu'il parvenait à financer, pour vous, cette opération si chère pratiquée à Paris. Autant d'années consacrées à chercher des pierres précieuses. Quel amour il vous portait. Je regrette de n'avoir pu l'aider. Malheureusement, à part lui indiquer où cueillir les plus belles fleurs de cassia, je ne pouvais rien pour lui.

Pour me faire pardonner, je l'ai mis en contact avec un bon ami, un indigène du village Kassai, prénommé Foribo. Votre Jonathan demanda au jeune garçon de lui servir de guide dans la savane. Ce dernier refusa cependant, et ce, malgré le montant faramineux que lui proposait votre époux. J'en compris plus tard la raison. Un épisode malheureux près des cascades impli-

quant une des femmes du chef Kassai.

Sachez Madame de Pullman que, sur cette terre de tous les dangers, les nerfs des blancs sont soumis à rude épreuve. La nudité des indigènes tourmente nombre d'entre eux. Aussi prompt soit l'esprit, la chair reste faible.

Monsieur n'imaginait sans doute pas un seul instant que ce geste regrettable provoquerait sa perte. Il cria au malentendu. Toutefois, la sentence du chef Kassai fut sans appel. Il interdit à son peuple d'approcher ou d'assister votre mari de quelque manière que ce soit.

Le pauvre ne sut dès lors plus vers qui se tourner. Il fit le mauvais choix. Dernièrement, je l'aperçus auprès de chercheurs de diamants, des Français peu scrupuleux. Il m'annonça qu'il était sur une piste et qu'il serait bientôt riche. Mais les filous avaient d'autres plans en tête. Ils l'attirèrent au loin dans la brousse et le dépouillèrent de tous ses biens. Il erra dans la plaine où il fut bientôt rattrapé par une nature impitoyable. Les indigènes qui retrouvèrent son corps s'empressèrent d'alerter les missionnaires de Bangui. Les Pères et les villageois se chargèrent respectueusement de sa dépouille. Les barbares ne sont pas ceux que l'on croit, Madame de Pullman.

Je m'en veux de vous apporter de si tristes nouvelles et vous prie d'accepter mes plus sincères condoléances.

Pierre Lelarge

Quand la bonne releva enfin la tête, sa patronne avait retiré ses lunettes pour essuyer ses larmes.

– Vous aviez donc tort, jeune sotté !

Paula, interloquée, ne comprenait pas...

– Vous pensiez que les aventures de mon époux ne me rendraient pas la vue. Or, en cet instant, je vois enfin parfaitement clair.

Olivia Regout naît en 1985 à Verviers. Après des études d'histoire et de journalisme, elle couvre l'actualité bruxelloise durant cinq ans. Aujourd'hui, elle a posé sa plume à Rio de Janeiro et profite de ce séjour prolongé pour explorer l'écriture sous un jour nouveau. Avant, lorsqu'elle écrivait, elle veillait à l'exactitude des faits. Désormais, elle se laisse aller à la fiction et n'écoute plus que son imagination. *Loïn des yeux* est sa première histoire aboutie. Les personnages sont tirés de son roman en cours d'écriture.

L'accident idéal de Yannick Ziegler a obtenu une mention de la RTBF et fera l'objet d'une mise en ondes sur La Première.

L'ACCIDENT IDÉAL

La famille de Lenny a toujours été marquée par le hasard. Sa mère appelle ça le destin, son grand-père disait : *la chance, il faut la forcer*. Quand on joue obstinément, on rafle parfois la mise. Radio-crochets, lots du club Mickey, collections de bouchons de Coca-Cola, enveloppes et coupons à renvoyer. Depuis des années, chaque semaine les mêmes chiffres sur les grilles de loto, pour augmenter les probabilités de gagner. Lenny veut rompre la systémique. Certains ne boivent pas une goutte d'alcool, ayant vu les dégâts causés par la bouteille ; Lenny ne joue pas, presque pour les mêmes raisons. Sa mère vient de remporter un séjour d'une semaine grâce à son magazine préféré. Il la soupçonne d'avoir découpé tous les bons de participation des exemplaires exposés dans les supermarchés. Forcer la chance à ce point-là, on appelle ça tricher. Toujours est-il qu'elle a reçu le premier prix. Lenny est allé la déposer à l'aéroport dans la journée. En faisant la queue pour l'enregistrement de ses bagages, elle a semblé hésiter, puis elle lui a confié une mission. Là-bas, près d'une piscine azur, sur cette île volcanique, elle ne pourra pas écouter « L'enveloppe » à la radio. Ça fait des mois que personne n'a gagné. Sa mère lui a demandé de suivre attentivement l'émission et de retenir le montant, au cas où on l'appellerait. Elle a même confié son téléphone à Lenny, elle n'en aura de toute façon pas besoin à Lanzarote. *C'est ça, forcer la chance : d'habitude tu ne joues pas et là tu joueras. En plus, tu auras deux téléphones sur toi au lieu d'un. On va gagner, tu verras. On a la gagne dans la famille.* Lenny promet tout ce qu'elle voulait, il empocha le téléphone et ils se rendirent à la librairie pour acheter des billets à gratter durant le voyage en avion, qui est fort long quand même.

De retour à la maison, il allume la radio. *Tu seras toujours*

à un ou deux numéros d'avoir le quinté dans l'ordre (basique). À la fin de la chanson, l'animateur annonce le début de «L'enveloppe» et Lenny sourit. Il éteint le poste. Il part se promener. Si tu ne veux pas gagner un concours à la radio, n'écoute pas la radio, basique. L'air de la rue est frais et vicié, presque silencieux. Il inspire profondément et souffle une buée tiédasse qui s'enfuit devant lui. Le vent dans le dos, les mains dans les poches, il se met en marche. Au bout du trottoir, une jeune fille trotte sur place. Elle tente de garder ses muscles chauds avant de traverser. Elle est jolie dans sa tenue de sport. Lenny l'observe. Il lui sourit et se dit que ça, c'est forcer sa chance. Provoquer le sort. Elle ajuste son casque sur ses oreilles, une voix semble s'en échapper.

Ici c'est Fibi, je serai avec vous pendant deux heures pour tenter de vous faire gagner le contenu de l'enveloppe. Le principe est simple. Je remplis un chèque, en direct. Écoutez le bruit de ma plume sur le papier. Entre chaque chanson, j'appelle quelqu'un au hasard : téléphone fixe, GSM, tous les numéros sont scannés par l'ordinateur. Vous devez décrocher avant la dixième sonnerie et me dire aujourd'hui : soixante-quatre mille neuf cent quarante-neuf. Après m'avoir donné la combinaison six quatre neuf quatre neuf, vous restez en ligne, vous dictez votre adresse et je l'inscris directement sur l'enveloppe que vous recevrez à domicile par la poste. Chers auditeurs, restez à l'écoute ! Peut-être est-ce votre téléphone qui va sonner, soyez attentifs, soixante-quatre mille neuf cent quarante-neuf tel est le code pour recevoir l'enveloppe. Imaginez ce que vous pouvez faire avec cet argent en écoutant la chanson suivante. Voici Beyonce. Tout de suite après, je vous appelle.

Get what's mine, take what's mine. Okay ladies, now let's get in formation, 'cause I slay.

Lina s'en veut. Elle est obstinée, elle le sait. On ne quitte pas le quartier pour arriver à l'université sans avoir dû lut-

ter. Elle est pugnace, certes, mais ne fait que se défendre. Elle accuse les coups en s'y confrontant tête baissée. Lina court et voudrait se vider la tête. En faire sortir la culpabilité, en expulser la fatigue. Elle étudie sérieusement, depuis des années. Si un jour, on lui demande ce qui lui a donné la force de gravir tous les échelons pour arriver au sommet, elle sait ce qu'elle répondra. Elle aime voir les réactions de ses interlocuteurs lorsque, pour la première fois, ils l'entendent parler. Ces moments où ils perçoivent ce décalage entre son physique, son faciès, sa couleur de peau, son allure et la langue châtiée et soutenue qu'elle maîtrise d'une voix posée, sans accent. Ces petits instants de surprise, quand on la prend au sérieux. Elle s'en est nourrie pour se donner la force d'avancer toujours plus loin dans son parcours, dans sa carrière universitaire. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cette bourse qu'on lui refuse. Normalement, la Faculté devrait se mettre à plat ventre et lui dérouler le tapis rouge pour l'accueillir parmi ses chercheurs. Le corps scientifique devrait avoir à cœur de la mener jusqu'au statut de Professeur. Et elle veut être Professeur. Mieux que Docteur ou que Maître. Mais le système s'est ligué contre elle. Primo-arrivante, Lina ne parlait pas un mot de français quand sa famille a débarqué en Europe. De classe d'accueil en alphabétisation, de degré d'orientation en jury central, au total elle a perdu quatre ans dans sa scolarité. Elle n'a pas toujours été cette combattante, celle qui déchire tout (*I slay*). Loin s'en faut; elle n'aurait d'ailleurs pas cru celui qui lui aurait prédit cette réussite. *I go hard get what's mine*. On est samedi, elle a terminé son job. Les chevilles gonflées, les cheveux gras, les mains caleuses et gercées, elle mérite son salaire. Dès qu'elle est rentrée, elle s'est changée, a enfilé ses Nike. Écouter les voix de la radio pour chasser celles de son esprit. Courir en musique. Elle s'échauffait, piétinait en cadence, quand elle s'est rendu compte que cet homme la regardait. Il lui a souri, vaguement ou timi-

dement. Mais c'était un sourire, elle en est sûre. Avoir un compagnon de vie, cela lui ferait du bien. Ne pas devoir affronter seule les épreuves. Elle sent les muscles de ses mollets et de ses cuisses se contracter, n'attendant qu'un ordre pour lâcher la gomme. Elle balance la tête et fait rouler les épaules. Le feu passe au vert, Lina s'élançe. Elle frappe l'air de coups de poings lancés contre le destin. Elle est trop âgée, c'est marqué dans son dossier, dans sa lettre de refus. Elle a perdu du temps à apprendre les bases de la langue et aujourd'hui, cela lui coûte sa maîtrise. L'ironie est telle que Lina en sourit. Elle accélère la cadence, allonge la foulée. Sans bourse, elle va devoir continuer à faire la plonge pour payer le loyer de son petit studio. Sans parler des frais d'inscription, plus élevés puisqu'elle aura perdu tous les avantages liés à son statut d'étudiante. Impossible de poursuivre un doctorat tout en travaillant dans un restaurant midi et soir. Irréalisable. Adieu la carrière universitaire. Elle a calculé combien elle devrait emprunter pour financer quatre années de recherche. Avec soixante mille, elle pourrait s'en sortir. Le loyer, la nourriture, les frais divers, les livres, les abonnements et autres factures... Elle ne va quand même pas lancer un *crowd-funding* pour financer son doctorat, mais elle y a songé. Le banquier semblait gêné pour elle qu'elle ait osé demander d'emprunter une telle somme. Les différents services d'aide qu'elle a consultés ont voulu lui remettre les idées en place: qu'elle aille travailler, avant d'être surqualifiée! Soixante mille euros, et elle pourrait accomplir ses rêves. Elle devrait prendre les devants, donner le premier coup et sortir des cordes, arrêter de viser la victoire aux points et utiliser ses poings. Mais c'est une question d'argent. Au cas où, elle répète le mantra radiophonique *six quatre neuf quatre neuf*. Si cet imbécile appelait par hasard. Si c'est son téléphone qui sonne, elle répondra et dira six quatre neuf quatre neuf. Cinq chiffres qui changeraient sa vie. Elle se sent prête, et la brûlure de ses muscles stimule sa volonté

d'aller de l'avant. À nouveau sur le circuit, elle foule le pavé, déterminée. Un air de guitare entêtant prend la relève de Beyonce.

*When I'm drivin' in my car, and the man come on the radio.
He's tellin' me more and more about some useless information
supposed to fire my imagination.*

Samuel rentre chez lui après avoir rendu visite à son père à l'hôpital. Quelque deux heures plus tard, il a parcouru trente-huit kilomètres, alors il commence à s'énerver, alors il devient fou. À croire que chaque bonne action doit se payer sans aucune satisfaction. La radio annonce des bouchons pour rentrer en agglomération, des accidents sur toutes les routes. Samuel en a dénombré une dizaine grâce à l'application d'info-traffic intégrée à la voiture. Il cherche un itinéraire alternatif sur le GPS, il règle l'air conditionné, oriente les ventilos. Il est en première, quand il avance. Il a mal au genou, le gauche. Le pied sur l'embrayage, il redoute que la rotule craque. Depuis son opération, c'est fragile. Il n'a plus de ménisque, il ne devrait pas conduire, ou alors une automatique. Catherine voudrait une familiale. En option, deux places dans le coffre. Ce sera bien pour les enfants plus tard, quand on devra ramener leurs copains, du foot ou des scouts. Un Touran, mais c'est cher. Et il faut faire des travaux dans la maison. Isoler la toiture. Prendre un emprunt pour la rénovation. Et l'hypothèque qu'ils ont déjà sur les bras pour encore dix-huit ans ! Alors une automatique ce n'est pas pour tout de suite, et tant pis pour son genou. Point mort, frein à main. Un message s'affiche, c'est son père. J'ai vu aux infos que les routes sont encombrées. Il se demande si son fils va bien. Il lui dit : l'accident, ce n'est pas toi au moins ? – *Non papa mais je suis bloqué dans les embouteillages, bon courage à toi, essaie de te reposer. Bisous. Je t'aime.* Il efface je t'aime. Il réécrit je t'aime. Il l'efface à nouveau. Doit-on écrire je t'aime à son père qui est à l'hôpital, qui est peut-être sur son lit

de mort? Samuel est passé par le service social. On lui a expliqué que toutes les pistes possibles d'aide ont été exploitées, en vain. Son père est insolvable depuis longtemps. Et dans ces cas-là, on se retourne vers les enfants. C'est la loi, le fils paiera un jour pour son père. Chienne de vie. Consultations, opérations, hospitalisations, soins, médicaments, télé dans la chambre... Soixante mille euros pour sa pomme. Pour un père à qui il hésite à dire je t'aime. *And I try, and I try*. La voix de Mick Jagger résonne dans l'habitable de la vieille Polo. *I can't get no satisfaction*. Le temps de penser à l'argent, le temps de se rendre compte de la merde noire dans laquelle il se trouve, le temps d'imaginer comment annoncer cela à Catherine, comment emprunter, quel montage financier opérer, et il a la satisfaction d'avoir une autoroute perdue devant lui. Quand l'insupportable animateur reprend le micro, Samuel s'apprête à changer de station, au moment où il entend: *Soixante-quatre mille neuf cent quarante-neuf tel est le code pour recevoir l'enveloppe*. Il écoute la suite. Samuel est fébrile, la chute est proche. Le trajet touche à sa fin, ça sent l'écurie. Il peut accélérer, alors il accélère. Au cas où, il répète le mantra radiophonique six quatre neuf quatre neuf. Si cet imbécile appelait par hasard. Si c'est son téléphone qui sonne, il répondra et dira *six quatre neuf quatre neuf*. Cinq chiffres qui changeraient sa vie. Il ne peut s'empêcher de fixer son téléphone, jeté dans le vide-poche. Il va sonner, il le sent. Il embraye et passe la quatrième à la hauteur où le boulevard traverse Samuel Park. La route se perd devant lui. De quoi payer les frais d'hôpital de papa et le problème est réglé, chanson suivante.

You're gonna have to take yourself out of circulation into something else. If it's a lot, show them what you got.

Je vais maintenant composer le quatrième numéro de la soirée. Déjà trois coups dans l'eau mais le prochain sera peut-être le vôtre?

Lenny relève son col, regarde à gauche, à droite, une voiture arrive mais il a le temps de traverser. Il quitte le trottoir et avance d'un pas qu'il veut rapide malgré le froid qui engourdit ses jambes. Il a fait la moitié du chemin quand un carillon à l'ancienne retentit et le saisit. Un bon vieux *driiiiing* des familles le tire de ses pensées ankylosées. C'est le GSM de sa mère qui sonne dans sa poche. Lenny sort l'engin, illuminé et bruyant dans sa main gauche. Mais il est ébloui et ses yeux clignent sous une lumière trop forte pour être celle de l'écran. Il s'en rend compte et ne bouge pas. Comme un lapin pris dans les phares. *Première sonnerie*. Lina s'arrête essoufflée, les mains sur les cuisses, elle regarde le carrefour. Une voiture fonce. Un homme est en plein milieu de la chaussée. Lina l'appelle, elle crie. Le casque sur les oreilles, elle n'entend pas si on lui répond, elle n'entend que Jibi qui dit : *deuxième sonnerie*. Le téléphone de Samuel reste muet. Il jure et s'apprête à couper la radio, déçu, quand en levant les yeux il aperçoit une ombre sur sa route, non loin, trop près. Il freine à la *troisième sonnerie*. Lina calcule que si l'homme ne bouge pas, l'impact sera inévitable. Elle chasse le casque de ses oreilles et hurle. Pour toute réponse, elle entend retentir la *quatrième sonnerie*. L'homme ne bouge pas. La voiture se rapproche dans un zigzag au cri effrayant et crissant. En serrant fort le volant, Samuel perçoit une voix lointaine dire : *cinquième sonnerie*. Lenny s'est protégé comme il a pu. Projeté, il a rebondi sur le bitume. Le téléphone de sa mère est resté calé dans sa main crispée, blanche sous l'effort, rouge sous le sang. Ses oreilles sifflent, il a mal à la tête, c'est ce bruit, la *sixième sonnerie*... Samuel sort de la voiture, prend appui sur sa jambe gauche et s'élance vers le corps allongé dans la lueur des phares. Craquement de rotule, son genou cède. La douleur le transperce. Il entend retentir la *septième sonnerie* en même temps qu'il voit une jeune fille courir. L'homme à terre semble tenir un téléphone qui sonne dans sa main, son coude formant un

angle étrange avec son avant-bras. Samuel comprend qu'il doit s'emparer du portable et décrocher pour gagner l'enveloppe mais qu'il n'y arrivera pas avant la fille qui court vers la *huitième sonnerie*... Lina voit le conducteur tituber, blessé sans doute dans l'impact, il avance vers l'homme. Il approche du téléphone. Elle sait alors qu'elle doit arriver avant lui pour gagner l'enveloppe mais qu'elle va devoir se battre, porter les coups. Elle accélère et bondit. Elle assène une claque sur la tête du conducteur qui s'écroule au son de la *neuvième sonnerie*. Lina a vu clair dans son jeu, c'est un assassin qui préfère essayer de remporter le gros lot plutôt que de porter secours à sa victime mourante. Elle n'est pas loin, elle va y arriver, elle connaît le code, elle répondra et dira *six quatre neuf quatre neuf*. Cinq chiffres qui changeraient sa vie. Elle va gagner. Samuel lui empoigne la cheville au moment où elle s'élançait : elle chute. Lenny a toujours les oreilles qui sifflent et il veut que ça s'arrête. C'est la *dixième sonnerie*, que ce tintement inhumain cesse ! Ses doigts bougent au hasard, nerveusement, sa main est parcourue de spasmes. Il réussit à décrocher. Il entend quelqu'un crier un chiffre, non loin. Il porte le combiné à son oreille en retenant un hurlement de douleur lorsque son coude se déboîte.

– Allô mon chéri, c'est toi ? J'ai eu peur que tu coupes mon téléphone, tête de mule que tu es, alors je vérifie si tu es bien à l'affût pour l'enveloppe. Ils n'ont pas appelé dis-moi ? Lenny, tu es là ?

Tombstone and the damage done. How beautiful the poetry, how beautiful the prose. This is where the story ends and this is where it goes. It just turned into an alibi. But anyway, this is where the Samuel Park has fit upon your toes.

Liste des chansons diffusées pendant l'émission
« L'enveloppe »

Basique (Orelsan)

Formation (Beyonce Knowles)

(I can't get no) Satisfaction (The Rolling Stones)

The Ideal Crash (dEUS)

Right as rain (Tom Barman)

Yannick Ziegler est enseignant depuis plus de dix ans. Agrégé en Arts du spectacle, détenteur d'un Master en Cinéma et passionné par l'écriture, il est l'auteur de plusieurs nouvelles primées et d'un *Dictionnaire de citations pas comme les autres*, éd. La Renaissance du Livre, 2017.

TOMBE L'ÉTÉ

*Un temps à ne pas mettre une maison dehors
Seuls les chemins sont libres d'aller là où ils veulent*
Vénus Khoury-Ghata

Anna est là. Dans la maison. Elle vient d'entrer. Mécaniquement, un tour de clé dans la serrure, elle a poussé la porte, traversé le hall. Gestes précis, presque somnambules. Maintenant, elle tremble, vacille même, se laisse tomber dans le vaste canapé du salon. Juste au milieu. Dans le creux. Le nid élimé. Là où ses parents s'installaient le soir, l'un contre l'autre. Face à la télévision. Face à la rue. Face au monde.

C'est son corps qui l'a guidée là. Son corps tout seul. Son animal intérieur qui l'a prise sur son épaule et l'a ramenée au terrier. Instinct de survie. Une vague vive et salutaire qui l'a charriée là, comme la mer charrie varechs et goémons. D'ailleurs, dans le canapé, elle se sent comme une algue, lasse, moulue par le roulis.

Anna gît. Abasourdie. Elle attend que le souffle revienne. L'air du grand large. Et les embruns. Elle encaisse la secousse, le naufrage. La poitrine se soulève lentement, au gré de la houle. Les paupières s'ouvrent et se ferment par à-coups. Cependant, le regard est noyé. Echoué. Les lèvres frissonnent. Un murmure. Un courant d'air imperceptible. Pas de mot. Pas de pensée. Juste le flux de l'âme, vacante. La vie volatile.

Anna est dans la maison de ses parents, et cependant la plus grande part d'elle-même est restée dehors. Là-bas. Sur la route qui rejoint la ville. Celle qui harponne et emmène. Ses yeux roulent, parcourent le chemin. Le macadam. Les virages, les lacets. Et les champs tout autour.

Elle avance, sans quitter le canapé. Elle sait où elle va. Elle n'a pas le choix. La voix d'un GPS enrayé lui vrille la tête. «Au prochain carrefour. Vous êtes arrivés. Morts sur le coup. Au prochain carrefour. Plus rien à faire. Vous êtes arrivés.» Anna voudrait freiner, s'arrêter sur le bas-côté, faire demi-tour. Mais la voix s'impatiente. Chant des sirènes dans la lumière glacée des gyrophares. Et Anna est hypnotisée par ces images de cauchemar. Magma d'éclats de pneus, de verre et d'ossements métalliques. Odeurs d'essence, de caoutchouc brûlé et de sang. Et puis, deux draps blancs.

Le chat fait sursauter Anna. Il promène son museau sur les flancs tendus de la jeune femme. Puis il trace, mesure, se façonne un territoire du bout des pattes. Un pays. Dans la chaleur ronde des genoux, l'angle de tous les possibles. Le recoin du monde. Il s'y installe et se vautre dans un sommeil comblé. Anna résiste un moment. Peu à peu, ses muscles se détendent.

Plus rien ne bouge dans le salon. Plus rien ne bouge dans la maison. L'inertie comme cataplasme. Le silence comme médecine.

Soudain, dans la poche d'Anna, le téléphone hurle, la rappelle à l'horreur. Effrayé, le chat quitte brutalement le refuge. Elle ne décroche pas tout de suite. L'empreinte douce et chaude de l'animal résonne encore contre elle, comme un coin de couverture qu'elle serre dans son présent, le temps que. Le temps que le téléphone s'alarme à nouveau. «Madame. Les corps. Au funérarium. Si vous voulez les voir.» Une vague déferle, plus grosse que les autres. Un rouleau de larmes rauques qui la submerge et la rejette sur la route. Là-bas. Face aux deux draps blancs. Elle résiste, tente de replonger dans la lame qui vient de l'expulser. Elle voudrait regagner la haute mer, le calme avant le chaos. À contre-courant.

Anna se revoit quelques heures plus tôt. Dans le jour affranchi qui s'allume. Elle, descendant la rue, légère, en retard comme chaque jeudi. Elle qui hâte le pas. Ses talons font chanter le trottoir. Et sa chevelure s'esclaffe dans l'air de ce matin déjà bien mûr. Dans sa bouche, la phrase est prête, répétée comme un refrain : « Excusez-moi, panne de réveil ». Elle sourit déjà en pensant à la réaction d'Elise, sa collègue et amie. Son clin d'œil complice. Et elle pense à Anton, à sa peau cette nuit, à ses mains et à cette façon qu'il a de s'excuser d'aimer trop fort. Anna court, le soleil à ses trousses. C'est l'été tout autour. Jusqu'à l'appel. La détonation. Un téléphone qui sonne dans le matin désarmé. Sans prévenir. Elle qui décroche, essoufflée de bonheur désinvolte. « Allo, oui? Bonjour! ». « Madame Anna Zeiss? C'est bien vous? Excusez-moi... Mais vos parents... Morts dans un accident... Une sortie de route... » Plus de jambes. Plus de voix. « Madame Zeiss? » Plus de mots. Plus de matin. Plus d'été. L'impression que le trottoir se dérobe sous le corps alors que c'est le corps lui-même qui dévisse, se débranche pour ne pas mourir. Un état de syncope, mais debout. Une sortie du monde, mais dedans.

Et puis, l'instinct de survie a fait son travail. La machine s'est remise en marche. Et a emmené Anna Zeiss sur le lieu du désastre. La mémoire n'a rien gardé de cette course d'automate halluciné. Anna téléportée devant les deux linceuls blancs allongés sur l'asphalte. Deux barques ensablées. Anna est restée là, interdite, face à la route. Le fleuve de bitume semblait tranquille. Un paysage grand ouvert qui invitait au départ, à l'échappée belle. Pas à la mort. Deux draps figés comme deux points de suture.

Le chat miaule maintenant à la porte du jardin. L'heure de la promenade. Herbes hautes et odeurs à foison. Anna se tapit dans le canapé. Là où elle s'attardait, enfant. Le dimanche soir, surtout. Ces heures amères et diffuses où

l'on quitte à regret la vie légère et libre du week-end. On retarde les préparatifs pour le lendemain : le cartable est boudé, comme les mannes de linge à plier. On regarde ailleurs. Jeux, rires et miettes de tarte tatin. On boit jusqu'à la lie les derniers râles du jour.

Le chat miaule à nouveau. Anna campe dans le divan comme dans un bain de mousse. L'eau est devenue froide mais elle rechigne à en sortir.

Elle s'extrait à contrecœur et se retrouve debout dans le salon, indécise. Elle se meut jusqu'à la porte du jardin et libère le chat. Par l'embrasure s'engouffrent les flèches du dehors : sifflements de merles, arômes crus de foin et de fleurs, rais de soleil mordant. Surprise, Anna claque la porte, rejetant sur le seuil tous les intrus du monde.

Garder la maison intacte. Garder les parents dans la maison. L'air qu'ils ont respiré. Leur odeur. L'écho de leurs pas, de leurs voix. Leur empreinte sur les chaises, les vitres, les marches d'escalier. Leurs regards dans le moiré des miroirs. Leurs serments enfouis dans la tiédeur du lit.

Mettre la maison sous globe, sous cloche, sous cellophane. Serrer le poing pour retenir les grains de vie qui fuient comme le sable.

Les yeux d'Anna Zeiss parcourent la maison. Ils glissent, frôlent, ralentissent, se posent sur un châle, un livre, un paquet de tabac, une boîte à biscuits. État des lieux feutré pour reprendre ses marques. Rien qu'avec le regard. Le regard comme remise à l'eau. Sur le marbre de la cheminée, deux jeunes mariés rayonnent.

Une fine pluie d'été pianote sur le plexiglas de la véranda. Le chat gratte à la porte. Anna va lui ouvrir. Sur la cuisinière au gaz, dans une petite casserole en aluminium, quatre pommes de terre épluchées attendront pour toujours le repas du soir.

Onze jours déjà qu'ils sont tombés, tous les deux. En amoureux. À la vie, à la mort... Onze jours que la demeure est vacante, engourdie. Que le chat miaule pour rentrer. Que le courrier s'entasse dans la boîte aux lettres. Que la chaudière somnole. Que le robinet de la cuisine coule, goutte après goutte. Onze jours qu'ils ont quitté la route et qu'un flanc de prairie palpite, gorgé de leurs derniers soupirs. Depuis, Anna erre, hagarde, entre larmes et apnée. Onze jours sans. Onze jours blancs. Onze points de suspension.

Anna retrouve la maison. Elle n'y est plus revenue depuis que. N'a pas trouvé la force de. Elle reste un instant sur le seuil, la main tendue vers la sonnette. «Morts. Papa et maman sont morts.» Le corps refuse d'intégrer l'invivable. Il produit les gestes routiniers, reptiliens.

Anna reviendrait de voyage. Elle retrouverait ses parents après deux semaines de vacances. Elle serait bronzée, rayonnante, reposée. Elle aurait des cadeaux-souvenirs plein les bras. Elle sonnerait à la porte. Son père viendrait lui ouvrir. Sa mère sourirait derrière son épaule. «Entre vite, ma chérie.» Le foyer sentirait bon les gaufres. «Morts.» Clé/serrure/clenche/néant. «Ils sont morts.» Anna entre dans la maison comme dans une coquille vide.

La télécommande est sur l'étagère du salon. Le tas de lettres et de factures, juste à côté du coupe-papier. Le vieux ficus, endormi dans son pot de terre cuite. Le panier de noisettes sur la table de la salle à manger. Elle savait que tout serait à sa place.

Alors, Anna agit. Rallume la chaudière. Nourrit le chat. Relève le courrier, les volets. Arrose les plantes. Remonte et règle l'horloge. Puis elle cherche, dans les tiroirs du bureau, les papiers nécessaires pour les formalités. Elle re-

tourne tout. Sans rien trouver. Eux seuls savaient la place des objets importants. Et ils sont partis tous les deux, en même temps. Engloutis ensemble avec cartes et boussole.

Pourtant, Anna sent qu'ils ne sont pas loin. Elle sourit et se lance sur leurs traces. Une chasse au trésor ressurgie de l'enfance: *on disait que papa et maman étaient perdus et qu'on devait les retrouver...* Elle arpente la maison, le jardin, à l'affût des derniers gestes inachevés. La bêche plantée fièrement dans la panse du potager, le petit couteau à pommes endormi sur l'évier, un bouton orphelin, le fil et l'aiguille sur la table de nuit.

Anna plonge dans les armoires, les tiroirs et ramène au jour une robe de mariée jaunie, une médaille militaire, un coffret repu de cartes postales aux timbres lointains. Soudain, sa main rencontre une large enveloppe nichée tout au fond de la garde-robe parentale. Elle se fige, interdite, en sursis. Ses doigts se nouent, tentent de se perdre dans ses cheveux.

Refermer les battants de l'armoire. Reléguer le mystère là où il repose. Laisser dormir les arcanes dans les meubles-ossuaires.

Anna retarde le grand saut. La chute dans le passé tentaculaire. Elle abandonne l'enveloppe et rejoint sa chambre d'enfant. Le cocon aujourd'hui desséché. Sur le papier peint, les fleurs se sont flétries. Elle s'assied sur le lit. Celui des envols et des colères. Elle voudrait s'endormir à même la couette. Comme elle le faisait petite fille. Reprendre souffle et force, avant de plonger. Mais le retour est impossible. On ne rejoue pas son enfance. On la pourchasse tout au plus.

La voilà de nouveau face à la garde-robe. Elle ferme les yeux, saisit les mains de ses parents une dernière fois dans les siennes, respire une grande goulée de courage, puis

plonge dans le meuble. Elle en extrait l'enveloppe gonflée qui tremble entre ses doigts. Dans la chambre parentale flotte une étrange odeur, brassée de brume, de fables et de lavande.

De dessous la membrane cristalline du temps, elle retire un hochet bleu, un vieil ourson tout neuf, une grenouillère rose, deux chaussons de laine poinçonnés par les mites. Et ces mots sur un carton plié en quatre : Pablo Zeiss. 12 août 1974 - 21 août 1974.

Un uppercut. La voilà seule, souffle coupé, dans le fracas d'une chambre. Seule à l'épicentre du séisme. Tout est à sa place, indemne. Sauf elle. Tout a échappé au grand tremblement. Sauf sa raison.

Le regard d'Anna s'est perdu dans le dédale de l'encre mortuaire. Pablo Zeiss. 12 août 1974 - 21 août 1974. Anna anéantie. Petite sœur d'un fantôme bâillonné au fond d'un meuble.

Replier le carton. Recoller l'enveloppe craquelée. Refermer la garde-robe. Trois craquements, trois échos de l'écroulement de toute une vie.

Anna quitte la chambre. Elle se réfugie dehors, dans la rue, puis la forêt. Ses jambes l'emportent. Machine titubante qui s'érafle les phalanges contre les arbres, les ronces.

Elle est folle de fureur, voudrait réveiller ses parents, nouveau-morts étendus sous la terre encore chaude. Elle les secouerait, les frapperait, leur déploierait les paupières et les lèvres, leur pincerait la langue. Pour qu'ils cessent de se taire. Qu'ils délivrent le grand frère. Qu'ils permettent à une sœur d'exister.

Anna est assise à même la mousse, à hauteur de fougères, les reins contre ceux d'un hêtre. Ses yeux libèrent des larmes grosses comme celles qui abreuvent les chagrins

d'enfant. L'eau dévale sur ses joues, sa gorge, ses seins. Dans son dos, l'arbre chante doucement. Une berceuse de vent, une plainte feuillue. Elle ferme les yeux, s'immerge au-dedans d'elle, là où gîtent la sève, la souche, le noyau. Et là, dans le creux tranquille de son être en morceaux, elle se déleste de l'armure. Juste un instant. Le temps de voir, de se voir. Anna, la neuve, tout juste orpheline et petite sœur manquée. Elle se regarde, se toise, se jauge et se reconnaît. Plus haut, dans les cheveux des arbres, un geai décoche un cri.

Revenir dans la chambre. Prendre l'enveloppe. Pablo. Le hochet et l'ours. La grenouillère et les chaussons. Rejoindre le jardin. Le groseillier. Contre la haie d'aubépines. Et creuser. Comme Antigone. Avec une pelle. La « petite pelle de fer qui nous servait à faire des châteaux de sable sur la plage, pendant les vacances »¹. Gratter. Ouvrir la terre. Modeler un berceau. Un tombeau. Y blottir le linceul de papier.

Pablo.

Né et mort l'été 1974. Né et mort à nouveau aujourd'hui, entre ses mains. Reconnaître le frère. Lui faire une place en elle. Accepter d'exister avec et sans lui. « Rien d'autre que cela, je le sais. Mais cela, du moins, je le peux. Il faut faire ce que l'on peut. »²

Anna se relève en même temps que le ciel dans les branches des bouleaux. Elle pose les pieds sur le sentier moussu qui mène à la maison. Elle marche droit devant, ses morts à bras-le-corps.

¹ Extrait de *Antigone*, de Jean Anouilh.

² Idem

Depuis sa naissance en 1975, **Violaine Lison** vit au milieu des mots. Ceux qui brûlent, caressent, chantent ou giflent. Enseignante, elle tente de transmettre sa passion des lettres et de l'art à des élèves de Tournai. Avec eux, elle écrit des pièces de théâtre qu'elle met en scène (*Hors-la-vie* a paru aux éditions Lansman en 2015). À part ça, elle aime le hasard, les villes, la musique baroque et la parole vraie. Avec son amoureux et leurs trois enfants, elle se trace un chemin dans une vie qu'elle veut fourmillante de rencontres, de fulgurances et d'instant suspendus.

LE TESTAMORT

Une semaine avant d'être centenaire, donc éliminé, chacun doit déposer son testamort sur le clavier. C'est la règle. Personne ne peut y échapper même s'il a envie de recommencer un cycle de vie.

Le testamort, aussi étrange que cela puisse paraître dans un univers régi par de nombreux règlements, n'impose pas de règle interne. Chacun a le droit d'y écrire tout ce qu'il veut, même si c'est laid ou complètement saugrenu. On peut même émettre un vœu. Rhoo pense que les testamorts servent de matériau pour façonner les statuts de la colonie. Je ne sais pas s'il dit vrai, ni où il va chercher toutes ses idées. On dirait qu'il a des antennes spéciales lui permettant de se brancher sur les réseaux-guides et de capter leurs mécanismes, à moins qu'il n'invente tout cela pour se rendre intéressant à mes yeux.

Rhoo prétend aussi que, théoriquement, il serait possible à chacun de recommencer des cycles, de vivre deux-cents, trois-cents, cinq-cents ans ou même éternellement. Selon lui, nous sommes programmés pour cent ans car des simulations ont prouvé qu'une finitude est préférable à l'immortalité et qu'un siècle est la meilleure option. Sans limite, pas de plaisir, pas d'intensité. Sans manque, pas de désir.

Rhoo, c'est mon Inséparable, le deuxième garçon engendré le jour de la fécondation (c'est pourquoi il a deux o dans son nom), et moi, Jhuu, je suis son Alliée. Nous sommes nés le même jour, à la même heure, la même minute, la même seconde, de la fragmentation de cellules d'ancêtres éliminés parce qu'ils avaient atteint la limite d'âge. Nous avons été programmés l'un pour l'autre dès l'origine. Et tenus éloignés l'un de l'autre selon la norme

en vigueur, afin de ne pas éteindre la soif d'aimer, d'entretenir la flamme, de cultiver la beauté des paroles et des sentiments à l'aide du clavier géant mis à notre disposition par le CLI (Conseil des Liaisons Intimes). Nous avons aussi à notre disposition une collection de feuilles et d'enveloppes de toutes couleurs, placées dans des casiers et régulièrement réapprovisionnées, parmi lesquelles nous pouvons choisir celles qui conviennent à notre humeur. Une fois rédigées, nos lettres s'impriment d'un simple clic sur le papier de notre choix, elles sont glissées automatiquement dans leurs enveloppes assorties et posées sur la plaque en titane située à l'angle de la pièce. Là, elles sont happées et envoyées à leur destinataire selon un processus infaillible (pas de bruit, pas de panne, pas de couac). Une pratique inspirée de traditions archaïques comme le sont celle d'un instrument de musique, l'art du bilboquet, du jeu d'échecs, de la broderie ou que sais-je encore, toutes activités que nous avons l'occasion de découvrir de plus près lors des journées du Patrimoine ancien. Rhoo pense que, sous couvert de magie amoureuse, la correspondance sert en réalité à espionner les Inséparables. Parfois, son côté soupçonneux à propos de tout et de rien m'inquiète vraiment.

Lui et moi, nous correspondons depuis l'âge de deux ans grâce aux implants spécifiques des membres de notre caste. La majorité des écrivasseurs rédigent une lettre par semaine car ils prennent le temps de les formuler de la plus belle façon qui soit. En cent ans (moins les deux années où ils ne sont pas encore capables d'écrire), ils dactylographient environ cinq mille lettres. J'ai entreposé celles de Rhoo dans l'annexe prévue à cet effet, une année par case, et chaque jour de ma vie je m'y suis promenée pour savourer mon amour. Il fait de même avec les miennes là où il vit, dans un lieu que j'ignore. Tout ce que je sais à son sujet, c'est que sa passion (en dehors de celle qu'il a pour

moi), ce sont les Archives. Il passe le maximum de temps autorisé dans les Conservatoires. Je ne comprends pas ce qu'il peut trouver d'amusant à cela. Moi, ma passion (en dehors de ma passion pour lui), ce sont les écrans et la musique. Je passe presque l'entièreté de mes journées avec mes lunettes audiovisuelles. J'ai des écrans sur presque tous les murs de ma résidence et je regarde des films, des séries, des clips, des reportages à n'en plus finir. Quand je n'ai pas de musique dans les oreilles, j'ai l'impression que le monde ne tourne pas rond. Je déteste le silence. Le reste du temps, j'échange sur ce que je vois et entends avec des milliers d'amis internautes qui ont les mêmes centres d'intérêt que moi.

Rhoo et moi, nous n'avons pas le droit d'évoquer le moindre indice susceptible de nous localiser sous peine d'une condamnation à l'isolement, voire à la disparition pure et simple. J'essaie de me persuader qu'il habite sur une autre planète, ainsi je ne suis pas tentée de penser que je pourrais le voir.

Au hasard de mes déambulations dans l'annexe, je sors l'une ou l'autre lettre, inspirée par sa couleur ou la texture de son enveloppe, et je relis des phrases qu'il a écrites pour moi.

La joie d'attendre des lignes venues d'ailleurs, qui volent vers moi, pour moi seul. Je crois à un fil invisible, ténu, souple, entre nos deux univers. Tu es mon double-miroir.

Je soupèse, choisis, traque les mots qui traduisent mes sensations. Toujours sur le métier je remets mon ouvrage mais plus encore j'écoute, je laisse surgir les expressions qui me révèlent à toi.

Écrire une lettre suppose une douce phase de vide devant soi, un temps suspendu, une fusion par delà les interdits.

Ces phrases font écho à toutes celles, innombrables, que j'ai tapées sur mon clavier et qui se sont reflétées dans ses yeux. Je lui ai confié mes rêves les plus insensés, le désir brûlant que j'avais de le rencontrer réellement, de le toucher, de lui parler, de rester en silence à ses côtés, de l'entendre respirer, toutes ces choses que l'on sait impossibles, parce qu'elles relèvent de nos fonctions inférieures, et dangereuses parce que la banalité prendrait rapidement le dessus sur l'extraordinaire qualité de l'amour à distance. C'est la leçon des ancêtres : il faut préserver l'amour à n'importe quel prix, c'est le seul moyen d'éviter les guerres.

Le manifeste qu'ils nous ont légué est accessible sur nos écrans mais personne ne le lit, il est indigeste au possible et il n'y a presque pas d'images mais Rhoo s'y intéresse et m'en a parlé plusieurs fois dans ses lettres. Il m'a dit notamment que des arbres poussaient autrefois sur la planète Terre. Ces objets avaient une vie autonome, pas comme nos robots. Ils ont existé des millénaires avant nous. Un seul croquis accompagne, paraît-il, le texte touffu qui en parle, et il est difficile de se faire une idée de ce à quoi ils ressemblaient car selon l'ancêtre qui a rédigé ce manifeste, il y en avait de toutes les sortes. La plupart perdaient leurs feuilles après une période chaude qu'ils appelaient l'été et qui durait plusieurs mois, et se retrouvaient tout nus pour affronter le temps froid qui lui succédait. À cette époque reculée, les températures n'étaient pas contrôlées et les organismes avaient bien du mal à s'adapter aux variations et aux inconvénients qu'elles provoquaient. Les Terriens tombaient malades et mouraient à n'importe quel âge. Les arbres perdaient leurs parures mais renaissaient ensuite comme si rien ne s'était passé. J'aurais aimé en voir un mais il n'y en a plus. Rhoo, lui, est persuadé qu'il en existe encore quelque part, dans des lieux éloignés qui nous sont interdits. Il dit que les arbres avaient un langage secret

et qu'ils communiquaient entre eux grâce à un vaste réseau de filaments souterrains par lesquels ils échangeaient des informations. Ils avaient même la faculté d'apaiser les esprits au même titre que les pilules bleues qu'on nous donne chaque jour, et étaient capables de transmettre de l'énergie lorsqu'on les enlaçait, tout autant que les pilules vertes de nos distributeurs. Rhoo a toujours prétendu qu'il m'emmènerait un jour voir une plantation d'arbres mais ça montre son excentricité puisque nous n'avons même pas le droit de nous voir. Ces histoires d'arbres ressemblent à des chimères mais elles me font rêver.

De toute façon, maintenant il est trop tard car demain, après trente-six années seulement, le cycle s'achèvera prématurément pour mon Inséparable et moi. La lettre contenue dans l'enveloppe noire trouvée ce matin sur la plaque de titane me l'a annoncé. Elle explique que Rhoo a une anomalie qui le rend inapte à achever son cycle. Un gène inversé a été décelé chez lui. Ce gène se caractérise par un manque d'adaptabilité qui pourrait se muer avec le temps en réaction incontrôlable. Une sorte d'automatisme de défense. La colonie ne peut pas courir un tel risque, c'est pourquoi Rhoo sera désintégré demain et moi avec lui puisque nos sorts sont liés.

Je regrette de n'avoir pas pu voir Rhoo en chair et en os, je regrette de n'avoir jamais vu d'arbre mais j'espère que nos lettres nous accompagneront dans le néant où nous retournons. Peut-être imprègneront-elles de manière infinitésimale les cellules qui émaneront de nous pour créer d'autres vies.

C'est le vœu de mon testamort.

Guylaine Liétaert est née à Mouscron pendant la guerre. Elle a été professeure de français et de formation générale dans l'enseignement supérieur pédagogique pendant 35 ans. Elle a fréquenté et animé des ateliers d'expression écrite.

Elle est attachée à tout ce qui concerne le lien, la mémoire, la transmission, les êtres proches, la lecture, les arts et l'écriture qui, comme le dit si bien Henri Bauchau, «réveille, les trésors perdus de la mémoire».

LE COMBAT DU SIÈCLE

Tarik cognait dur mais il était trop maigre. Ses côtes étaient saillantes, ses jambes faisaient penser à des baguettes et ses bras semblaient près de se rompre quand il frappait. Au club de boxe, pour le charrier, ses camarades l'appelaient Kate Moss. Comme il était une forte tête et qu'il n'avait pas d'humour, il se faisait chambrer tout le temps. Il ne répondait pas ou esquissait un sourire qui laissait planer le doute sur ses sentiments : s'amusait-il de la blague ou signifiait-il aux farceurs qu'il ne les oublierait pas ?

Tarik aurait dû être heureux mais il vivait un drame de boxeur. Le public vénère les poids lourds, vestiges d'une époque révolue, pas les brindilles qui boxent avec grâce, comme des danseuses. Tarik s'était hissé avec peine dans la catégorie des poids légers, une division subalterne. Il en voulait plus ; alors, il mangeait pour quatre, mais il ne conservait pas un gramme de graisse. Quant à sa masse musculaire, elle se situait au maximum. S'il avait encore forcé, il serait passé du côté des culturistes, ces bœufs élevés aux hormones qui exhibent leur viande mais ne se battent pas.

La frustration de Tarik décuplait sa rage. À l'entraînement, il meurtrissait les punching balls dans l'attente d'affronter un jour un adversaire à son niveau. Ses sparring partners devaient l'interrompre et lui demander de se calmer s'ils ne voulaient pas prendre des coups. L'entraîneur lui répétait qu'il devait se maîtriser. « Un boxeur, ça garde la tête froide », disait-il. Mais Tarik avait la tête bien froide, c'était le corps qui bouillonnait.

Pour gagner un peu d'argent, Tarik collectait les enveloppes des locataires récalcitrants de M. Barghouti, un

riche commerçant qui avait placé sa fortune dans une multitude d'immeubles qu'il louait à une multitude de gens. Il accomplissait sa tâche avec soin mais se gardait de faire du zèle : son avenir était ailleurs. Un jour, il lirait l'admiration dans le regard des gens, et non la peur mêlée au ressentiment.

Ce jour-là, M. Barghouti lui avait collé Amin, un gros lard du club de boxe, fort comme un taureau. Tarik fit la moue : il méprisait son camarade qui n'avait ni talent, ni technique et qui toisait tout le monde du haut de ses 90 kilos. Quand il le vit arriver, plutôt que de le saluer, il garda les mains dans les poches. L'autre plissa les yeux et leva le menton en signe de défi.

«Tu lui montreras comment il faut s'y prendre. J'ai besoin de bras en ce moment, les gens ne paient plus. Ils disent que c'est la crise comme si c'était pas toujours la crise», dit M. Barghouti à Tarik.

M. Barghouti ne donna pas beaucoup d'explication à propos du «client» du jour. Il s'agissait d'une femme qui avait un gros arriéré de loyer, Violetta quelque chose, un nom roumain que Tarik n'avait pas retenu. D'après M. Barghouti, elle serait chez elle vers 18h.

Les garçons n'ont pas traîné. Ils sont passés une première fois. Ils ont frappé à la porte, attendu et un voisin a fini par leur dire que la fille était pas là.

– Elle est où ? a demandé Tarik.

– Au travail.

– C'est où, ça ?

– Chez les putes.

Tarik a voulu en savoir plus mais le voisin ne lui en a pas laissé l'occasion. Il a agoni d'insultes M. Barghouti parce que ça faisait des mois que l'ascenseur était en panne.

Les comparses franchirent le canal. Instinctivement, ils relevèrent leur capuche et rentrèrent la tête dans les épaules. Ils quittaient rarement leur coin. Ils faisaient parfois quelques incursions dans la rue Neuve, au milieu des commerces et de leurs enseignes bariolées, sous l'œil des vigiles et de la police, et depuis peu des militaires, mais n'y restaient jamais longtemps. Juste le temps de faire un peu les marioles, c'est tout.

Pour la première fois, Amin mettait les pieds dans les quartiers chauds de la capitale. Il ouvrit des yeux grands comme des phares de camion devant les filles qui se tortillaient dans les vitrines. Son attention s'émoussa rapidement. « Regarde celle-là », dit-il à Tarik en désignant une jeune femme aux cheveux platine, à peine vêtue, qui faisait signe d'entrer à un passant.

– On est pas là pour mater. Je veux juste voir où se trouve la fille, si elle s'est pas barrée, c'est tout, répondit Tarik.

– Ta mère ! Tu verrais comment je me la ferais. Je lui ferais pleurer sa p'tite chatte.

– T'as jamais baisé !

Amin fendit la foule des badauds sans se soucier de personne. Il était tellement absorbé par le spectacle qu'il manqua de s'assommer contre un réverbère. Il se mit à rire comme un imbécile et reprit sa route. Cinquante mètres plus loin, il renversa un homme qui venait en sens inverse. Tarik lut la peur dans les yeux de ce monsieur de cinquante ans, cachés derrière des grandes lunettes à monture métallique. L'homme resta un instant les quatre fers en l'air à regarder les deux garçons avant de se redresser et de prendre la fuite. Amin était à la fois fier et incrédule. D'un geste du pouce et de l'index, il fit une pichenette comme s'il se débarrassait d'une crotte de nez.

- Te fais pas remarquer. C'est pas le luna park ici.
- Qu'est-ce que j'y peux si c't handicapé, il me bouscule. Tu l'as vu, il marche comme ça, il passe, il regarde pas.
- C'est toi qui regardes pas.

Tarik se renseigne auprès des types qui traînaient, adossés au Glacis au sommet duquel passait le train. L'un d'eux lui indiqua d'un geste vague quelques vitrines à sa gauche, toutes vides. Les deux compères firent des aller-retours et, au bout d'une demi-heure, une fille fit son apparition. «Violetta» lui lança Tarik alors qu'elle ouvrait la porte pour laisser passer un client. La fille le fusilla du regard. «Qu'est-ce que tu veux?» Comme Tarik ne répondait pas, elle lui ferma la porte au nez. «T'es trop jeune!».

Les gars restèrent à la surveiller sur le trottoir d'en face, cachés par une camionnette. La fille était grande et longiligne, pareille à un mannequin. Elle se recoiffait et corrigait son maquillage devant un miroir. Parfois, elle tournait la tête et lançait aux badauds un sourire enjôleur, sans rien de vulgaire, complice, un peu naïf.

-Elle a de la classe, tu vois. C'est pas comme l'autre à côté qui balance son cul...

Tarik n'aurait pu expliquer ce qui l'avait frappé chez cette fille. Violetta lui était apparue comme une évidence. Était-elle un ange ou un mauvais esprit : il n'en savait rien.

- Viens, on se tire, dit Tarik quand un nouveau client entra. On en a pour quelques heures tranquilles.
- Pourquoi on resterait pas ici? On pourrait se faire plaisir en attendant, tu vois.
- On est au travail. Et puis quoi? T'as de quoi payer?
- On y va vite et puis on repart.

- Je suis pas là pour m’occuper de ton dépuclage.
- J’suis pas puceau. Je t’ai rien demandé.
- T’es là bander comme un petit puceau qu’a jamais baisé. De toute façon, j’en ai rien à foutre. Je voulais pas aller avec toi parce que t’es un branleur. T’iras baiser une pute quand tu veux mais pas maintenant.
- J’suis pas puceau, je t’ai dit.

Amin bouillonnait. Il se mit à trembler. Tarik se calma. Ce n’était pas le moment d’en venir aux mains.

Le temps passait et il ne faisait pas chaud. Trois fois, les deux gars se relayèrent pour aller pisser dans un terrain vague tout proche, contre le mur d’un ancien entrepôt. L’endroit dominait la rue de sa masse sombre. Des grilles métalliques en bouchaient l’entrée, surmontées d’un grand panneau annonçant le chantier d’un centre culturel.

– Qu’est-ce qu’elle fout cette pute ? répétait Amin toutes les deux minutes en dansant une jambe sur l’autre pour ne pas prendre froid.

Vers trois heures, un taxi s’arrêta et la fille en sortit. Les deux gars attendirent un peu avant de s’introduire dans l’immeuble. La cage d’escalier sentait le moisi, deux voitures d’enfant étaient rangées dans un coin. D’abord, ils frappèrent à la porte. La fille l’ouvrit en ayant pris soin de tirer le loquet et essaya de la refermer quand elle vit leur visage. Tarik glissa son pied dans l’entrebâillement et Amin, d’un coup d’épaule, fit voler la chaînette qui retenait la porte.

La fille était tombée à terre et tremblait. Tarik se rua sur elle pour l’empêcher de crier. Il se voulut rassurant et diplomate. Il parla d’une voix basse.

– On attend l’enveloppe, bébé. Tu dois de l’argent, pas mal d’argent. Alors maintenant, il faut payer.

– Je dois rien à personne. T’es qui? Qui t’envoie?

– 3.000 euros, ça te dit rien?

– C’est Barghouti, ce bâtard. Je dois pas ça. Et puis, ça te regarde pas.

– Tss, tss. Il faut payer. Qu’est-ce que tu dirais si on te payait pas? Si quelqu’un te devait 3.000, hein.

– Je dois pas ça.

– Barghouti, c’est p’têt un bâtard mais il sait calculer.

– Quel calcul! Lui, il invente ce qu’il veut. Je le connais: il est déjà venu à la vitrine et chez moi. Il a voulu que je baise comme ça, comme ça je devrais moins d’argent. Mais moi, je lui ai dit: casse-toi sale Arabe! Je suce pas gratuit. Qu’est-ce que tu crois?

– Il faut pas parler comme ça.

– Moi, je sais pourquoi je baise. Pas pour ce bâtard.

– Et tu baises pourquoi?

– T’occupes.

– Moi, tu comprends, je voudrais pas qu’il t’arrive des problèmes. Parce que les 3.000, il faudra les payer un jour ou l’autre. Tu peux déjà nous donner une partie. Tu dois garder un peu d’argent, non?

– Y a rien ici.

– Une fille comme toi, ça a du succès, des clients.

– Rien, les affaires sont mauvaises, y’a personne.

La fille empestait le cannabis. Tarik se demanda si elle crânait ou si elle était tellement assommée qu’elle ne ré-

alisait pas vraiment ce qui se passait. Malgré les pupilles dilatées, il lut la peur dans son regard.

– T’as le cœur qui bat, hein !

Amin commença à inspecter le studio comme s’il était un flic. L’ameublement était sommaire, une commode brinquebalante et une armoire bon marché d’Ikea, deux petits meubles de cuisine ; aussi eut-il vite fait le tour. La fille voulut se lever mais Tarik l’en empêcha. Lui aussi, il était emmerdé. Le but de la visite, c’était de faire passer le message qu’elle devait payer, rien de plus. Or, son compagnon improvisait une fouille en règle comme s’il cherchait de l’argent. « Si tu veux trouver l’argent, il faudra que tu cherches sur moi », dit la fille. Elle se releva et, alors qu’elle tenait à peine sur ses jambes, singea la danse lascive d’une strip-teaseuse. L’autre ahuri s’approcha d’elle sous le regard médusé de Tarik. Quand il fut à quelques centimètres d’elle, elle lui envoya son genou dans les parties. Amin se plia en deux de douleur.

La fille se mit à rire comme une sotte. Amin se redressa, les traits déformés par la douleur, les yeux pleins de haine. Tarik et la fille prirent peur. Le colosse empoigna la jeune femme et lui envoya une droite comme s’il punchait un adversaire de la même force que lui. « Il va la démolir », pensa Tarik. Il saisit son compagnon par la taille et tenta de le maîtriser mais Amin, emporté par la rage, ne se laissa pas faire. La fille tomba sur le plancher, à moitié inconsciente, tandis que les deux hommes roulèrent à terre, pris dans leur corps à corps. « Calme-toi, putain » cria Tarik avant de suffoquer sous la masse d’Amin. Par Dieu sait quel miracle, Tarik parvint à reprendre le dessus. Il frappa tant qu’il put son adversaire, qui semblait insensible aux coups. Quand Amin se redressa, Tarik crut que sa dernière heure était arrivée. Il se mit en position de défense, les deux bras serrés contre ses flancs. Il para le premier

coup, aussi puissant qu'une fusée, esquiva le second mais sentit qu'il ne pourrait pas tenir longtemps. Il chancela au troisième. L'espace d'un instant, la douleur de son corps meurtri se manifesta. Elle était si vive qu'elle lui donna la force de frapper Amin à nouveau. Tarik profita d'un relâchement infime, pas même une seconde, pour envoyer un direct du droit. Le coup fut aussi acéré que la lame d'un couteau. Il atteignit Amin en pleine face, qui vacilla et chut.

Haletant, Tarik regarda la scène. La fille gisait à moitié assommée et Amin ne bougeait plus. L'armoire en kit s'était désintégrée sous le poids du colosse. Des habits de femme recouvraient en partie son corps, des nippes de trois sous, légères et colorées. Tarik pressentait le pire : il écarta le t-shirt évasé qui masquait le visage de son compagnon et lui fila des baffes. « Merde, enculé de ta mère, fils de pute, réponds, bouge », répéta Tarik, en vain. Amin paraissait apaisé, lui qui était toujours fébrile.

L'occiput d'Amin avait heurté le radiateur. Choc fatal. Tarik se prit la tête dans les mains : qu'est-ce qu'il allait faire ? Il se tourna vers la fille qui rouvrait les yeux doucement. L'écervelée de tout à l'heure avait laissé la place à une jeune femme perdue, presque une enfant, qui se frottait la paume droite, meurtrie par le poing d'Amin. Elle laissa échapper un cri de douleur et Tarik se précipita vers elle.

Ils étaient beaux à voir tous les deux. La fille était sonnée, Tarik avait le visage tuméfié.

– Ça va ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Ton copain d'enculé, t'as vu ce qu'il m'a fait ? Comment je vais travailler comme ça ?

La fille regarda le corps d'Amin.

– Il bouge plus, dit-elle.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

– Je sais pas.

La fille s'approcha du colosse, apeurée.

– Il est mort.

Violetta et Tarik ont passé le restant de la nuit à veiller la dépouille d'Amin. Ni l'un ni l'autre n'ont pensé à avvertir la police. Les flics, c'est d'abord une source d'ennuis et de toute façon ils allaient leur tomber dessus. Le jour s'est levé. Violetta a dit à Tarik qu'il valait mieux partir. Ils se sont promenés le long du canal. Violetta avait glissé l'argent qu'elle devait à M. Barghouti dans une enveloppe de couleur fuchsia qu'elle donna au jeune homme. Ils ne savaient pas où aller. À marcher comme ça, ils auraient pu arriver à la mer mais la fatigue et la faim les auraient récupérés en cours de route.

– Avec l'argent, on pourrait aller au soleil, dit Violetta. À quoi ça sert de le donner à ce chien de Barghouti ?

– Je suis loyal : on m'a dit de ramener l'enveloppe, je dois ramener l'enveloppe.

La jeune femme ne l'entendait pas de cette oreille.

– Regarde là, à 499 euros...

Une affiche de vacances avec un cocotier en avant-plan, une plage de sable blanc et une mer bleue surplombait le canal et éclairait le ciel. Elle annonçait un « repos absolu » mais qu'est-ce le « repos absolu », sinon la mort ?

– Parfois, je rêve d'aller loin, dit Violetta en prenant la main du jeune homme. Il doit y avoir quelque chose de mieux que cette ville.

Tarik se laissa faire. Il n'osait pas l'avouer mais il avait la peur au ventre. Bientôt, il verrait la lueur des gyrophares se refléter dans les eaux sombres, il sentirait des mains fermes et hostiles l'agripper, le plaquer à terre. Il songea une nouvelle fois à son combat avec Amin pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. Il avait gagné par KO mais au lieu de la gloire, il avait reçu la ruine. Il avait beau se remuer les méninges : il n'avait d'autre explication que l'appât du gain et une mauvaise vie. Quelque chose brûlait en lui et avait commencé de le consumer.

– Le diable se cache dans l'enveloppe, dit-il en tremblant à la jeune femme.

Tarik sortit l'enveloppe de sa veste, compta soigneusement les billets comme s'il voulait s'assurer que le compte était toujours là et les jeta dans le canal. Ils rejoignirent les autres déchets qui flottaient.

Nicolas Baras est né en 1974 à Bruxelles, où il vit. Il est journaliste et pratique l'improvisation théâtrale. Dévoreur de livres depuis son enfance, il aurait du mal à faire le tri entre les auteurs qui l'ont influencé car, au fond, ce qui l'influence vraiment, c'est sa ville.

UN ANGE PASSE

Un ange passe. Clément en profite pour déposer sa cuillère encore nappée de sabayon et se racle discrètement la gorge.

– Mes amis, en fait, si je vous ai réunis ce soir, c'est pour vous parler de cette enveloppe.

Les convives scrutent la cheminée du salon pointée du nez par Clément, encore rougeoyante de braises. Une enveloppe y est posée. Personne ne l'avait vraiment remarquée. Ça aurait pu être une facture ou une publicité. Pendant cette soirée bien arrosée, à la fois mélancolique et tempétueuse, tout à l'image de Clément, personne n'a prêté attention à cette enveloppe étrangement jaunie par le temps.

Clément s'avance vers l'âtre, puis, comme pris de lassitude, se ravise. De retour à sa place, il prend une longue respiration pour évacuer l'appréhension qui l'avait gagnée et balaye la table du regard. Son «fan-club» est là au grand complet! C'est étonnant de les voir réunis. Sans nécessairement bien se connaître, ils sont soudés par un lien intime qui répand de la bienveillance dans cet air encore chargé d'odeurs de cuisson. Alors, son visage s'illumine et ce sont des mots de gratitude qui montent à sa bouche :

– Mais avant tout, je tenais à vous remercier pour votre fidélité, pour m'avoir soutenu pendant toutes ces années, parfois au prix fort!

Clément se tourne vers Serge en lui prenant la main. Serge n'aime pas beaucoup ces captures tactiles dont Clément est coutumier, c'est un peu embarrassant, mais une atmosphère à la fois solennelle et fragile s'installe, alors il baisse les yeux, intimidé.

– Serge, tu es un flic brillant ! Je sais que c’est à cause de moi, à cause de l’affaire « Clément et Zoé Dumont » que ta carrière a été freinée. Tu n’as jamais cru à la thèse du meurtre, malgré les traces de lutte, malgré le mobile idéal qui faisait de moi l’assassin tout désigné de ma femme, malgré le témoignage à charge de cette pouffiasse de coiffeuse (« pouffiasse » fuse comme une arête arrachée à la gorge de Clément par une toux libératrice). On t’a mis des bâtons dans les roues, tu as subi des pressions, on t’a discrédité et tu n’as pas pu me sauver, mais rassure-toi, c’était peine perdue, et je suis pour quelque chose dans le torpillage de l’enquête et du procès.

Serge a envie de s’excuser, de lui dire que tout est de sa faute, qu’il n’aurait pas dû sympathiser avec le principal suspect, qu’il a foiré, qu’il n’a pas été pro, que leur rapprochement amical, même tardif, a discrédité son enquête. Mais Clément a sans doute raison, la conviction du juge d’instruction était faite. Il lui fallait un coupable, son orgueil l’aveuglait et l’empêchait d’admettre l’erreur judiciaire. Alors Serge se tait. De toute manière, Clément ne le laisserait pas parler, il est en verve ce soir, exalté par ce bon vin dont témoignent encore les bouteilles vides qui jonchent la table.

Clément libère la main de Serge et se tourne vers Gérard. Il sait comment le flatter :

– Mon vieux Gérard, mon vieux réac’ de voisin ! Mon détestable voisin ! Toi, tu claironnes qu’il faut des épreuves mixtes aux jeux olympiques, pour voir les femmes perdre à tous les coups et faire réfléchir ceux qui revendiquent l’égalité des sexes (Gérard hausse les épaules dans un petit ricanement espiègle). Toi, tu dis que les pédés sont des effrayés du vagin qui dépeuplent la nation par fidélité à leurs mères castratrices. Tu t’amuses en écrivant sur les réseaux sociaux que les bobos qui crachent sur les multinationales

devraient commencer par désactiver leur compte Facebook (même petit ricanement).

À vrai dire, un fossé idéologique sépare les deux amis et Clément se délecte de ce paradoxe. En fait, tout a basculé le jour où Gérard est venu au parloir, planter son regard dans le sien, exactement comme maintenant, et qu'il a dit à Clément : «Voisin, je sais que ce n'est pas vous»!

– Tu sais Gérard, tu as une qualité exceptionnelle, c'est la loyauté! Je ne parle pas de ta loyauté envers moi, mais envers toi-même, envers tes convictions, cette loyauté qui t'a amené à prendre soin de mes deux filles pendant mes années de taule!

Gérard hausse les épaules en rougissant. Ce feu qui picote aux joues le replonge dans une très lointaine enfance, quand il n'était pas encore bardé de sa carapace de grand dur. Mais Clément a senti le malaise et s'est tourné vers Cécile.

– Et toi Cécile, la «petite fouineuse à deux balles qui se prend pour une grande journaliste d'investigation», dicit le commissaire principal. Quel gros con celui-là! Pourtant, ça ne t'a pas démontée, ni son mépris, ni la condescendance de tes prestigieux collègues.

Clément se souvient de ces articles, de ces reportages parfois obscènes, fourrés d'indiscrétions croustillantes sur ses disputes homériques avec Zoé, sur son penchant pour la boisson, jusqu'à son tempérament colérique, attesté par une ancienne institutrice sénile que les pigistes étaient allés tourmenter dans sa maison de retraite.

– Non, non, toi, tu es devenue cliente chez cette connasse de coiffeuse («connasse» sourd comme un filet acidulé venu du fond de son estomac révolté) et patiemment, tu as gagné sa confiance, puis tu as recueilli ses confidences,

avec ton petit dictaphone planqué dans ta chemise. Génial!

Cécile a bien essayé d'aider Clément avec cet enregistrement, où la coiffeuse reconnaissait avoir fourni un faux témoignage accablant, juste pour passer à la télé. Mais ça n'a servi à rien, ses aveux n'étaient pas recevables, puis elle s'est rétractée évidemment, et de toute manière, l'affaire était pliée.

Cécile hausse les épaules pour marquer son dépit, mais dans son regard brille une lueur de fierté. Pendant qu'elle savoure le plaisir du travail inutile mais accompli, Clément va se camper derrière Grégoire, pour mieux saisir ses énormes épaules. Ici, le plaisir tactile est partagé. C'est instantané, telle une onde de choc émise par la musculature palpitante du robuste gaillard, un frisson envahit Clément et se répand jusqu'aux dernières pointes de sa pilosité. Il cherche ses mots. Le registre a changé, que dire alors que l'essentiel vient d'être transmis? Pourtant, Clément se lance, il veut aussi honorer Grégoire, dire aux autres sa valeur :

– Si j'avais su qu'un jour je deviendrais l'ami d'un délinquant! Tu es peut-être un criminel, mais en tout cas, tu m'as sauvé la vie. Grégoire, mon codétenu! Tu as été un rempart contre les crapules qui hantaient cette prison, et surtout un rempart contre mon propre naufrage. Ah nos parties d'échecs! Je bénis autant que je hais ce jeu addictif qui nous a superbement anesthésiés!

Sur un ton candide, presque enthousiaste, Grégoire interrompt Clément de sa voix rocailleuse :

– Et les dames aussi!

Oui, les dames aussi! Clément se dit que c'est sans doute mieux d'en rester là. Il n'y a probablement rien à dire sur leur complicité carcérale qui fasse sens ici. La taule, c'est

du sperme, des larmes et du sang, trop indigeste pour cette table de choix. Alors Clément pose son regard sur Blanche et Alice, qui se trouvent à présent face à lui. C'est donc leur tour. Les deux jeunes femmes scrutent leur père intensément, un peu inquiètes d'entendre ce qu'il a à leur dire :

– Mes chéries, mes amours ! Je suis tellement désolé, tout ce que vous avez enduré, c'est ma faute !

Clément, ému, se ressaisit. D'un geste de la main, Clément apaise la moue réprobatrice de ses filles et poursuit :

– Mais oui, j'ai été trop con, trop naïf. Tout s'est joué très vite. Sans doute dès le premier interrogatoire.

Tous ici savent bien de quoi parle Clément. Les enquêteurs l'ont peut-être cru quand il leur a dit que ses plaies ouvertes et ses hématomes étaient dus à ses gesticulations pour réanimer Zoé sur le trottoir. Mais quand, pour expliquer leurs traces de sang mêlé dans l'appartement, il a dit qu'il avait rangé le salon avant d'appeler les secours, là, il s'est grillé. Dans des moments pareils, on fait des choses étranges, parfois. C'était pour retrouver ses esprits, sans doute. Elle était morte et Clément ne voulait surtout pas péter un plomb, il devait gérer. Les filles dormaient paisiblement dans leur chambre, l'onde de choc ne les avait pas encore atteintes. Clément a probablement voulu prolonger ce moment suspendu, le calme avant la tempête !

– Enfin bref, j'aurais dû comprendre, lire l'incrédulité dans les yeux des flics et en mesurer les conséquences.

Mais non, Clément s'est dit qu'il était innocent et que ça suffirait à faire triompher la vérité. Puis, au procès, en appel, il s'est mal défendu. Son impertinence, son agacement n'ont pas joué en sa faveur. Il n'a pas trouvé utile de payer un ténor du barreau pour un simple suicide. Mauvais calcul !

– Ils avaient des indices matériels, un suspect sans alibi et même un mobile... Enfin, un mobile bancal, basé sur le témoignage de cette pétasse de coiffeuse («pétasse» jaillit comme un glaire d'une gorge enflammée). Soit ! Pour moi, c'était la case prison !

La machine judiciaire cherche parfois des solutions à la place de la vérité. Déjà, comment concevoir qu'une mère aimante puisse abandonner ses enfants en mettant fin à ses jours sans crier gare ? Et puis, pourquoi se priver d'une si belle résolution, qui en plus réjouissait la presse, l'opinion publique et les proches, du moins certains proches ?

– Et pendant tout ce temps, vous, mes filles, mes chéries, vous avez morflé ! Du jour au lendemain, plus de parents, les amis qui se débinent, les curieux qui accourent... La peine, l'incompréhension, le doute...

Les jeunes femmes s'apprêtent à réagir, pour répéter à leur père qu'elles n'ont jamais douté de son innocence, mais Clément les interrompt :

– ... et pour tout réconfort, ce rustre de Gérard qui vous bourrait de tartines au choco !

Cette petite pique d'humour détend l'atmosphère, comme pour rappeler que tout ça, c'est du passé, qu'on en est sorti, que la vie a repris depuis sa libération il y a trois ans déjà, et que ça n'a plus vraiment d'importance.

Alors que Gérard se prépare à enchaîner avec une vanne graveleuse dont il a le secret, Clément se détourne brusquement et s'avance vers la cheminée, d'un pas qui semble s'alourdir à mesure qu'il se rapproche de l'enveloppe. Il y est cette fois. Un long moment, il reste là, tournant le dos aux convives, l'enveloppe à la main. Sans se retourner, d'une voix faible, presque inaudible, il reprend :

– C'est... C'est la lettre d'adieu de Zoé. Elle l'a écrite juste

avant de se... de se défenestrer (comme si «défenestrer» sonnait moins cru que «suicider»). Vous savez, je repeins la maison en ce moment. Eh bien j'ai retrouvé cette lettre coincée dans un meuble. Elle est restée là tout ce temps, quinze ans, malgré les fouilles des enquêteurs, malgré mes propres recherches, pendant toutes ces années de galère, cette enveloppe m'attendait sagement ici.

L'assistance est médusée, incrédule.

– Elle m'est adressée, mais j'aimerais que vous la lisiez. Zoé ne nous en voudra pas.

Clément dit cela avec une sorte d'orgueil, un peu fébrile, comme s'il détenait un talisman réservé à un cercle d'initiés dont il serait le maître de cérémonie. Les autres n'osent pas le contredire et se prennent au jeu du conciliabule. Seul Serge se laisse un court instant rattraper par ses réflexes de bon flic. Au moment où Clément tend la lettre à Cécile, il s'écrie :

– Mais, les empreintes !

Clément pose sur Serge un regard apaisant, comme pour dire «tu m'as fait confiance jusqu'ici, alors ne sois pas inquiet, je gère!». Serge se relâche et lit la lettre à son tour, enveloppé par le profond silence qui s'est installé. Zoé est tellement présente en ce moment, son écriture, ses mots, le mal-être intime qu'elle dévoile, les automutilations qu'elle s'infligeait (et qui, comme le note Serge immédiatement, expliquent les prétendues traces de lutte), la crise de leur couple, leurs disputes, ses adieux aux enfants, ses excuses.

Blanche et Alice sont les dernières à se pencher sur les mots de leur maman. Les jeunes femmes se sont rapprochées, blotties l'une contre l'autre. Elles étaient convaincues de son suicide, mais cette Zoé-là, crue, fragile, morbide, n'est pas celle qu'elles avaient fantasmée. À cet instant, elles comprennent qu'un nouveau deuil les attend. Elles en

voudront peut-être à leur père de leur avoir montré ça, mais dans la famille, on ne cache rien, c'est un dogme!

Elles restent un long moment à fixer les mots qui dansent sous leurs yeux, absentes, anesthésiées par le trop-plein d'émotions. Prendre ça dans la face à même pas trente ans, c'est du lourd! Un irrésistible frisson envahit Alice: en cet instant précis, ils sont quatre, reliés physiquement par ce bout de papier, au-delà de la mort et du temps. Mais Clément tripigne, un peu crispé. Prestement, Alice lui tend la lettre.

Clément s'en empare et rejoint la cheminée d'un trait. Les braises encore incandescentes embrasent instantanément la lettre qui part en fumée, laissant l'assistance pétrifiée et à peine le temps à Cécile de s'écrier:

– Non!

Clément, fâché de voir ce moment hypnotique gâché par le sursaut de la journaliste, réplique immédiatement:

– Eh bien si! C'est ma lettre, elle m'est adressée, Zoé me l'a écrite et j'en fais encore ce que je veux!

Cécile est décomposée. Elle se trouve vulgaire. Il doit penser qu'elle convoite la puissance médiatique de cette lettre. Et il n'a peut-être pas tort. Alors, tétanisée, elle laisse Clément la terrasser, jusqu'à ce qu'il prenne lui-même conscience qu'il est en train de vociférer. Longuement, il reprend son calme et poursuit:

– J'ai réfléchi, vous savez, j'ai beaucoup réfléchi à ce que je devais faire.

Évidemment, cette lettre le disculpait. Évidemment, il aurait pu se battre pour faire rouvrir l'affaire, obtenir justice et réparation, mais à quoi bon? Le mal est fait, tout est fini maintenant, il se sent en paix. Pourquoi aller remuer tout ça? Pourquoi aller jeter en pâture l'intimité de Zoé?

– Ce qui compte vraiment pour moi, c’est que vous sachiez, juste vous, seulement vous (il pose un regard appuyé mais confiant sur Cécile)!... Et puis, vous savez, en lisant les confidences de Zoé, je me dis que quelque part, je suis tout de même un peu responsable de sa mort. Je l’ai mal aimée, je ne l’ai pas soutenue...

Clément sent une agitation réprobatrice dans l’assistance, mais il en remet une couche :

– C’est pernicieux, vous savez!

Lui aussi a cherché du sens à tout ça, à toutes ces années pourries. Parfois, il s’est même dit que, colérique comme il est, il aurait peut-être pu la tuer, sans le vouloir, dans un coup de folie. Parfois, il a pensé qu’il méritait cette punition, même s’il n’était pas passé à l’acte. Insidieusement, cette sorte de croyance est devenue une conviction, au plus profond de lui, qui l’habite, et que la lettre de Zoé ne dément pas catégoriquement.

– Ça peut vous paraître bizarre, mais quelque part, croire qu’on paye pour quelque chose, c’est plus facile à admettre que gâcher sa vie par erreur. C’est une question de survie...

Un ange repasse. Gérard tente une bouffonnerie pour détendre l’atmosphère :

– Il ne te reste plus qu’à liquider la coiffeuse!

Mais personne ne rit. Et certainement pas Clément. Un rictus haineux semble barrer son visage. Ou alors, était-ce le reflet des braises?

Jean-François Maljean, alias Jano, est né à Namur le 21 août 1969 et vit actuellement à Etterbeek (Bruxelles). Père de famille et ingénieur agronome de formation, il travaille dans la rénovation urbaine. Il se passionne pour les relations humaines et leurs liens avec la nature.

TABLE

Introduction	7
GRAND PRIX DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES	
<i>Mise au rebut</i> de Thomas Luzorgues	13
NOUVELLES PRIMÉES	
<i>Derme</i> de Camille Lahaye	27
<i>Messagerie</i> de Jacqueline Henry	39
<i>Merci pour le café</i> de Franck Laisné	51
NOUVELLES DISTINGUÉES	
<i>Loin des yeux</i> d'Olivia Regout	63
<i>L'accident idéal</i> de Yannick Ziegler	75
<i>Tombe l'été</i> de Violaine Lison	85
<i>Le testamort</i> de Guylaine Liétaert	95
<i>Le combat du siècle</i> de Nicolas Baras	103
<i>Un ange passe</i> de Jean-François Maljean	115

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen,
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Le présent volume réunit les textes lauréats du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2017-2018, qui avait pour thème « L'enveloppe ». Un thème qui a servi de prétexte à ces nouvelles euphoriques, métaphoriques, drôles, sensibles. Des textes à découvrir et à faire découvrir sans attendre.

Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Mise au rebut de Thomas Luzorgues

Nouvelles primées :

Derme de Camille Lahaye

Messagerie de Jacqueline Henry

Merci pour le café de Franck Laisné

Nouvelles distinguées :

Loin des yeux d'Olivia Regout

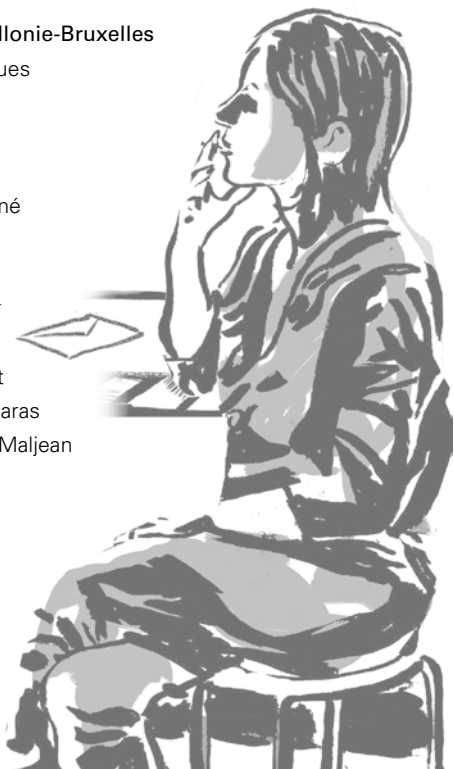
L'accident idéal de Yannick Ziegler

Tombe l'été de Violaine Lison

Le testamort de Guylaine Liétaert

Le combat du siècle de Nicolas Baras

Un ange passe de Jean-François Maljean



MARGINALES



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Infos: concoursdenouvelles@cfwb.be